U d'/of OTTAWA
39003002245883

CE

POÉSIES

DE

CHARLES CORAN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME

Élégances — Dernières Élégances

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXVII

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/posiesco02cora

POÉSIES

DE

CHARLES CORAN

POÉSIES

DE

CHARLES CORAN

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME

Elégances — Dernières Élégances

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXVII

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2211
.C318A17
1887
v.2

AU SOUVENIR

DE BELLE, AIMABLE ET VERTUEUSE DAME

MARIA CRÉPET GARCIA

A celle qu'attristait le ton déclamatoire
Je dédie humblement ces vers des temps joyeux.
Mais qu'il coûte à mes vers d'évoquer sa mémoire!
Il leur était si doux de venir sous vos yeux,
O belle, raconter quelque folâtre histoire!
En ce suprême hommage offert sur un tombeau,
J'attache au front du livre une mélancolie;
Mes gaîtés sont en deuil de la dame accomplie
Dont l'indulgent sourire ouvrait mon âme au beau.

Dédicace de 1869.

ÉLÉGANCES

1846-1857

AVERTISSEMENT

Les Dernières Élégances *allaient de* 1847 *à* 1869. *Les pièces, écrites dans un espace de vingt-deux ans, étouffaient confondues par un manque de dates qui les rendait comme contemporaines les unes des autres. J'ai dû mettre dans ma nouvelle publication de l'ordre et de la clarté; et, pour ce faire, j'ai changé la distribution. Sous le titre d'*Élégances, *je remonte à* 1846 *et je m'arrête en* 1857. — *A cette première partie du second volume je mêle quelques vers de même origine, restés jusqu'ici en esquisse d'après mon habitude d'accumuler les projets et d'en mener peu à leur achèvement. On constatera que j'altère moins la forme primitive que dans* Onyx *et les* Rimes galantes, *tout en continuant de corriger les négligences du style.*

Ces poésies du genre le plus léger ont donc traversé

les épreuves de la Révolution de Juillet et du Coup d'État de Décembre. Sauf un sonnet relatif aux troubles de 1848, que j'ai trouvé utile, j'ai enlevé des ÉLÉGANCES *les morceaux consacrés aux préoccupations sérieuses, pour les ranger ailleurs dans un groupe de Mélanges. Du reste, il y a eu, entre l'attentat de Décembre 1851 et l'Empire, une année de douloureux silence pour les loisirs de l'imagination ; je me bornerai à signaler cette lacune par une remarque mise au bas de la pièce intitulée :* MES DIEUX.

ÉLÉGANCES

PARLEZ AU SUISSE [1]

La prose précédant des vers
Me rappelle un portier d'auberge ;
Chacun, sans parler au concierge,
Passe en regardant de travers.

Pour tenir chez moi cette place,
Que l'avant-propos soit rimé !
Sur son air de suisse emplumé,
On consultera la préface.

1. On voudra bien admettre que l'Avertissement qui précède cette pièce n'est qu'une nécessité de nouvelle édition.

— Viens donc ici, maître Dubois ;
Mets ton chapeau bordé de cygne,
Et fais honneur à la consigne
Dans la loge où flambe mon bois.

Pour le maussade et le sectaire
Et la prude qui se morfond,
Dis : « Monsieur dort... » et reste au fond
De ton fauteuil à la Voltaire.

Mais pour l'artiste ou le galant
Ou la dame qui sait sourire,
Debout ! maître Dubois, retire
Ton tricorne au plumage blanc.

Songe qu'avant de me connaître
L'œil exercé du visiteur
Sur le maintien du serviteur
Va deviner qui je dois être.

Laisse un suisse de turcaret
Importuner par sa faconde ;
Toi, mieux appris, prouve à ton monde
Que tu sers un hôte discret.

Sonne, sans phrase, un coup de cloche;
Montre, en t'inclinant, l'escalier.
— J'entends, j'accours sur le palier :
Tâchons de charmer qui s'approche.

De 1846 a 1849

ATTRAITS

J'ai le défaut des chèvres,
Je tends vers tout mes lèvres;
Éternel embrasseur,
C'est toujours par la bouche
Que l'objet qui me touche
Me cause une douceur.

Amant des nuits sans voile,
Quand j'admire une étoile
Ma bouche est dans mes yeux;
L'inaccessible dôme
Doit sentir qu'un atome,
D'en bas, baise les cieux.

J'adore mon Virgile
Comme un saint Évangile,
Les lèvres sur Didon;
Mais en mordant de rage
Énéas, sur la page
De son lâche abandon.

C'est ma bouche qui pose
Si je flaire une rose
Dans un bouquet, au bal.
Qu'à table un vin me plaise,
En buvant je le baise
Sur le bord du cristal.

Si la lèvre d'un vase
Dans un jardin s'évase
Comme un sourire heureux,
Que rien ne me retienne!
J'accolerai la mienne
Au contour amoureux.

Par les temps de gelées,
Dans le Bois sans feuillées
Les dames prennent l'air :

Derrière je m'attache
A tremper ma moustache
Dans leur souffle d'hiver.

L'été, sous les baigneuses
Les rives sablonneuses
Dessinent leurs pas nus :
Je m'étends sur la plage,
Et ma bouche, en image,
Presse les plus menus.

Que mes vers scandalisent !
Les belles qui me lisent
Me fouleront aux pieds ;
O lectrices farouches,
Exprès pour vos babouches
Je baise mes papiers !

ÉPISODE DE PÊCHE

Près de Caen, sous un pont de bois sans garde-fou,
Un monsieur matinal, caché là jusqu'au cou
Par un fouillis de joncs, a les pieds dans l'eau vive.
Deux souliers circonspects l'attendent sur la rive.
Lui, pêche et ne prend rien, car un site charmant
Le distrait du bouchon, — malicieux Normand!
Entre les saules drus, dans un pli de l'herbage,
Le pur ruisseau dessine et peint un paysage
Avec le bleu céleste et le vert végétal
Et le jaune des fleurs qui nagent en aval.
Sous l'arche, ce Diaz tire l'œil et le force
A regarder là-bas... Fretin, volez l'amorce!
— Mon pêcheur attrapé sort du prochain château.
Pendant que le baron chasse sur le coteau,

Que dans les prés voisins la baronne herborise,
Leur invité — monsieur — s'impose l'entreprise
De remplir son filet avec un hameçon.
Chut ! un bruit qui s'approche a troublé le poisson. —
A cinq pas du fouillis, sous les branches d'un saule
La baronne paraît, sa boîte sur l'épaule.
Elle descend la berge, et, sans voir les entours,
Se penche et vers les fleurs tend ses doigts... las ! trop courts.
Qu'imaginer? Jeter sur le pont ses chaussures,
Relever son peignoir crainte d'éclaboussures,
Risquer un pied, puis l'autre, et la dame est dans l'eau.
Ce coquet personnage achève le tableau.
Oh ! pourtant, plaignez-moi : l'infortuné qui pêche,
C'est votre serviteur troussé comme un Bobèche.
Qu'elle m'avise ici, décoré de mes bas,
— Je les porte en sautoir, — je n'y survivrai pas !
Elle, on la moulerait, l'aimable botaniste,
Levant ainsi trop haut son jupon de batiste.
Restons coi, comme Ulysse aplati sous le jonc
Quand Nausica s'avance. Il se baisse ; et moi, donc !
Lui, du moins, un naufrage excusait son écume ;
D'ailleurs, il était nu, c'est encore un costume,
O nudité des dieux, ornement des héros !
Tandis que ce fatras me rend si laid, si gros !

Le moyen d'en douter? j'ai là ma portraiture,
Mon reflet sous le nez, qui me caricature.
— Écoutons : le courant se met à clapoter;
La dame évidemment s'amuse à barboter.
Elle vient; ah! mon Dieu! quel caprice la pousse?
Je devine : à côté l'attire une herbe douce;
Elle part. L'eau se tait, le bruit monte, j'entends
Les pas sur le plancher; plus rien. — Il était temps,
J'étouffais. Redressons lentement notre tête,
Étirons-nous, et puis... Tout à coup je m'arrête :
Juste devant mes yeux, sous un peignoir bouffant,
Pendent deux jolis pieds qu'on croirait d'un enfant.
La baronne est assise, et le soleil les sèche,
Ces chers amours mouillés.—Allons, du cœur, Bobèche!
Ton ridicule échappe à l'ennui d'être vu,
Accorde-toi sur l'heure un régal imprévu.
Tout beau! pour commencer, admire, ou si tu touches
Trop vite, incontinent s'envolent les farouches.
Chauffez-vous, mes amis; encor, longtemps, toujours!
Que ces vieux ponts de bois sont de plaisants séjours!
Mais quoi! depuis vingt ans à l'étroit on vous chausse,
Et, malgré le chevreau, pas une ligne fausse!
Doigts rosés, montrez-nous vos ongles élégants;
J'ai connu leurs pareils, mais ils portaient des gants.

Folâtrez, oui, mignons; qu'on minaude et se joue,
En m'effleurant l'oreille, en me frôlant la joue.
Maladroit! je les pique avec mes favoris;
Chatouillés sous la plante, ils frissonnent surpris;
Ils vont fuir. Dépêchons, lançons à la volée
Comme un faucon ma bouche, et les baisons d'emblée. —
Qu'ai-je à lever ainsi mes bras irrésolus?
J'hésite... Ah! le peureux! les petons n'y sont plus!

ROSE ROSETTE

Nous cueillons au bois la noisette :
Rose en amasse un gros butin ;
Et puis, la gentille Rosette
Veut les manger dans un festin.

Trouvons donc une hôtellerie
Se cachant sous les chèvrefeuils,
Où croquer notre chatterie,
Comme une paire d'écureuils.

Un Cupidon, lors de service
Dans les taillis du Vésinet,
Aperçoit la Rose novice,
Et vient m'offrir un cabinet.

Il écarte une vigne vierge ;
Nous entrons dans un demi-jour :
Quel faune a bâti cette auberge
Pour les dînettes de l'amour?

L'enfant est nu, selon l'antique.
Rose, rouge, a baissé les yeux;
J'ai dû prier ce domestique
De servir en habits moins vieux.

Il prend, ma foi, fort bien la chose :
Vite il s'ajuste un tablier,
Mais avec la cape de Rose, —
Peut-on être aussi familier!

Déjà Rosette ouvre une amande.
Le fripon, qui m'a reconnu,
Me montrant du doigt la gourmande,
Dit tout bas : « Voyez le menu;

« Voici le pain blanc de ma huche,
De ma crème le dessus blond,
Le miel embaumé de ma ruche
Et de mes pêchers le fruit rond.

« Maintenant, monseigneur, à table ! »
Et preste! le garçon sortit.
Ce garçonnet plus que traitable
M'avait donné de l'appétit.

Rose m'offrait de sa noisette;
J'étais sur l'herbe à son côté;
J'allais goûter avec Rosette...
Et de Rosette j'ai goûté.

Elle est fâchée; il faut bien l'être.
A petits coups je suis battu;
Punira-t-on le petit traître
Qui donne à croquer la vertu?

Rosette, en reprenant sa cape,
Appela le dieu : « Polisson ! »
Mais il reçut, au lieu de tape,
Une œillade pour le garçon.

Août 1846.

METAMORPHOSES PRINTANIÈRES

A Rose.

Tes lèvres dans leur saison verte
Imitent la rose entr'ouverte.
Amour, prenant un long baiser,
Les greffe avec dessus ma bouche ;
Et de ta fleur, la fine mouche
Fait un api pour s'amuser.

— Désormais, pommelette rose,
Subissons la métamorphose :
Vous n'êtes encor qu'au printemps ;
L'api se cueillant en automne,
Selon la règle de Pomone
Le plaisir doit durer longtemps.

Tenez donc ferme sur la branche
Jusqu'aux froids de la saison blanche ;
Ou si vous partez... quel oiseau !
Amour, dont vous rompez l'attache,
Va faire un chat de ma moustache,
Et je vous croque en un morceau !

Inédit.

LES DEUX SUBSTANCES

I

Rose, après notre déjeuner,
Me dit : « Mignon, va promener
Mon amoureux jusqu'au dîner. »
Dieu bénisse la tolérance !
Je prends donc l'air. Destin charmant !
Dans cet emploi de libre amant,
Je me croirais, pour le moment,
L'homme le mieux tourné de France.

Sur les vieux murs de la cité,
Les avis de la Faculté
Me font mainte offre de santé.
Mes yeux narquois leur rendent grâce.
Mais sur la Sorbonne, en passant,
J'avise un placard qui, décent,

M'annonce un cours intéressant ;
On parle d'esprit. — J'entre en classe.

II

Pour moi, l'âme et la chair
Ci-devant avaient l'air
D'être une seule chose.
Mais le maître a sa glose :
D'après ce discoureur,
J'ai vécu dans l'erreur. —
Je vais étonner Rose.

Chez moi, l'âme et le corps
Rendaient pareils accords
Et servaient même cause.
Lui, le maître, m'oppose
Que le contraire admis
En fait deux ennemis.
Hélas! que dira Rose?

Moi qui nourris toujours
D'âme et chair nos amours
Avec égale dose,
Quoi! le maître m'impose

De trouver l'esprit pur
Et le corps vil? C'est dur!
Comment convaincre Rose?

III

Quand je sors de la leçon,
Triste profit : je suis double ;
Je m'éloigne à la façon
D'un couple que le vin trouble.

Le corps, blessé dans son droit,
Penche pour faire une orgie ;
L'esprit désire aller droit
Au cours de théologie.

Vers son but que l'autre fuit,
Chaque moitié tire et presse.
Mais l'instinct a reconduit
Le total chez sa maîtresse.

IV

Je me rapporte en deux morceaux.
Pendant le dîner, mes deux sots

Se livrent d'ennuyeux assauts
Devant Rose qui n'y voit goutte.
J'ai beau l'enlacer dans le fil
De l'argument le plus subtil
Et répéter : Le corps est vil...
Rose tend la joue et dit : « Goûte ! »

La gentille, au lieu de bouder
Ce bonhomme à raccommoder,
Cherche un moyen de le souder.
Après le dessert, elle enlace
Les deux substances dans ses bras,
— Dieu, que les hommes sont ingrats ! —
Et, bravant mon docte fatras,
Parle d'amour. — Je rentre en classe.

V

Rose me dit : « Mignon,
Laisse un songeur grognon
De mots creux se repaître.
Toi, veux-tu t'y connaître ?
Adore l'unité
Dans ma simple beauté :
Prends Rose pour ton maître.

« Laisse un orgueilleux froid,
Dans son calcul étroit
Brouiller le bonheur d'être.
Toi, que l'amour pénètre,
Écoute, sur mon cœur,
Ame et sens dire en chœur
L'ivresse de ton maître.

« Laisse un viveur blasé
De son corps épuisé
Tendre le reste au prêtre,
Et nous damner, le traître !
Toi, sans un faux dégoût,
Trouve excellente en tout
La leçon de ton maître. »

VI

L'auditoire est converti.
Désormais les deux substances,
Ne formant plus qu'un parti,
Vont rapprocher les distances.

L'âme dit au corps : « Mon cher ! »
Celui-ci répond : « Ma bonne ! »

Ce duo d'âme et de chair
Indignerait la Sorbonne.

Rose, loin de s'étonner,
Veut un gage de concorde.
Le lecteur doit deviner
Si mon ensemble l'accorde.

UN BILLET DE LOTERIE

Lorsqu'on trame un projet reposant sur la chance,
Le merveilleux vous tend sa corne d'abondance.
Cherchez-vous la richesse? — et c'est juste mon cas —
La corne se renverse, il tombe des ducats.
Ramassez; mais comment? Chacun a sa manière :
Le curé Jean Chouart les tire d'une bière;
Perrette les avise au fond d'un pot au lait;
Mieux pourvu, je les tiens d'un fortuné billet
Qui, depuis ce matin, gagne à la loterie
— Bien sûr — une villa Génoise, une féerie.
Terrasses, belvéder, cascade, antre de stuc,
Rien n'y manque; et la terre est duché, je suis duc.
On dira pour l'instant que j'habite un cinquième;
Je m'en ris pour demain, car d'après le quantième

Nous apprendrons ce soir que mes appartements
Vont donner de plain-pied sur ces enchantements.
Aussi, planer de haut me sied; je puis sans gênes
Promener mes regards jusqu'au pays de Gênes.
Par-dessus les maisons j'examine avec soin :
Ce point vert... c'est mon lot. — Quoi! lorgner aussi loin?
Oui, mon billet roulé devient ma longue-vue. —
J'aperçois mes jardins; passons-les en revue.
Enfin, j'aurai des Dieux! « Vous que je vois là-bas
Dans l'herbe étinceler, Dieux, je vous tends les bras.
Pauvres seigneurs que l'air, les oiseaux, le feuillage,
Faute d'un temple, hélas! insultent au visage,
Quand Pancrace et Crépin logent en lieux sacrés, —
Mes salons sont déserts, vous les repeuplerez.
— Bonjour, messieurs nos paons : traîneurs de pierreries,
Dorés sur champ d'azur comme mes armoiries,
Sous vos manteaux de cour balayez ces perrons,
Faites la roue ensuite, et nous applaudirons.
— Toi, cascade, descends ton escalier rustique,
Verse l'onde à Phébus dans cette vasque antique. »
Mais j'y pense : emportons ma coupe de Nola
Pour boire en arrivant le vin de ma villa.
« Vieux Lacryma-Christi, vendangé sur la lave,
Votre maître aura soif, remontez de la cave. »

— Pendant que vers Paris le télégraphe ému
Transmet le numéro gagnant (qui m'est échu),
Glissons un œil, ravi d'un million de rente,
Dans la salle à manger : — nous y tiendrons quarante.
O bonheur! Véronèse a peint ce long panneau.
Vais-je assez vous décrire, admirable tableau!
« Splendide ordonnateur des banquets de Venise,
Grand Paul, avec le mien ton luxe fraternise;
Ici, quand, verre en main, les convives français
Pétilleront d'esprit pour fêter mon succès,
Daigne, réveillant l'ocre, excitant l'écarlate,
Projeter tes reflets sur la vaisselle plate. »
— Un balcon m'introduit dans ma chambre à coucher :
L'orgueilleux baldaquin, fier de s'empanacher,
Répand le velours bleu sur les peaux de panthères;
A l'ombre, la batiste attend les doux mystères...
« Patience, beau lit! avant peu, ces apprêts
Concerneront quelqu'un qui me touche de près. »
Ma Rose! — je l'entends, dans la pièce voisine,
Reprocher à Fanchon ses notes de cuisine.
« Qu'un tel soin t'allait mal, Rosette, objet chéri!
Mais va, nous le tenons, le billet favori!
Demeure encore un soir ménagère économe;
Bientôt nous réglerons par notre majordome.

Qu'il nous compte trop cher, ce brave homme obligeant!
Nous oublirons les prix, nous gâcherons l'argent :
Le souverain attrait du faste, ô ma duchesse,
Consiste à laisser fuir son trop-plein de richesse.
Cela dit, le temps presse : attache tes cartons,
Je boucle ma valise ; à minuit nous partons.
Écoute! un aboyeur annonce le tirage :
Treize a gagné ; j'ai douze... ô désespoir! ô rage!
Fortune et dignités, nous avons tout perdu.
Au diable mon morceau de corde de pendu!
Et toi qui, dès hier, sous ta petite Vierge,
— Quelle ingrate! ma chère, — entretenais un cierge!
Mais gardons notre corde, échauffons notre foi;
Il me reste un jaunet tout neuf, de pur aloi.
L'Espagne a ses châteaux pour les gens sans pistole :
— Venge-nous des Génois, loterie espagnole!
Je lui prends un billet, le bon, et te prédis,
Rose, un palais royal sous le ciel de Cadix. »

UNE BONNE FORTUNE

Des docteurs j'ai hanté l'école
Sans mettre à profit leurs leçons;
Je n'ai fait qu'un chercheur frivole
De bluettes pour des chansons.

Sur mon chemin vienne une idée,
Sujet galant, même un peu fou;
Sous la gouverne d'Asmodée,
Je la suis le diable sait où.

Froide d'abord, elle s'esquive;
Tant mieux! je flaire une primeur.
Plus la belle semble rétive,
Plu entreprend l'osé rimeur.

D'un ton si pressant je l'aborde!
J'ai le propos si cavalier!
Mon vers lui plaît, l'art nous accorde,
Et je deviens son chevalier.

J'emmène alors mon amourette
Coqueter dans les champs voisins.
J'orne de fleurs sa collerette;
Je la couronne de raisins.

Ou dans Paris je la câline
Avec des fleurs, des fruits encor;
Toutes roses en mousseline,
Toutes grappes en perles d'or.

Quand à rentrer la nuit m'engage,
Comment quitter une chanson!
Je l'introduis dans mon ménage
A la manière d'un garçon.

Mais je retrouve une maîtresse
Que mon bonsoir vient d'offenser.
Comprenez-vous ma maladresse?
Je scande au lieu de l'embrasser.

Moi, le matin, parti si tendre,
Je suis de glace ; elle, d'airain,
M'appelle Monsieur ; sans l'entendre,
Je lui réponds par un quatrain.

Distrait pour l'heure où l'on se couche,
— Fut-il jamais plus grand délit? —
J'attire encore, et sur ma bouche,
Dame rime dans notre lit.

Ma jalouse alors me querelle :
J'en aime une autre, assurément ;
Je suis faux, parjure, infidèle...
Elle me griffe en s'endormant.

Mais qu'au lever je la régale
D'une chanson qui lui convient ;
Rose pardonne à sa rivale,
Et c'est elle qui la retient.

LA PSYCHÉ DE ROSE

Comme dans l'eau,
Dans ma nature
Tout est peinture,
Tout fait tableau.

Suis-je un Vanlo
Que d'aventure
Vers l'écriture
Poussa Boileau?

Rose en est triste :
J'aurais, artiste,
Peint son boudoir.

Du moins, madame,
Psyché mon âme
Est ton miroir.

LE MARDI GRAS

Pierrot pour une nuit, j'ai mené Colombine
Au bal, et ce matin au lit on se dodine ;
Rose sommeille en paix blottie entre mes bras,
Quand tout Paris levé cherche après le bœuf gras.
Mais le son d'un cornet brusquement la réveille ;
Elle a peur, j'en abuse et lui conte à l'oreille :
« Rose, j'entends venir le Dernier Jugement ;
Cramponne-toi bien fort au cou de ton amant.
Des célestes clairons écoute la fanfare :
A nous escamoter le Seigneur se prépare.
Tu frémis ; calme-toi, nos Dieux sont les plus fins :
Des Zéphyrs, déguisés exprès en Séraphins,
Au prochain bruit donnant le signal du désastre,
Nous porteront sans choc dans Vénus—c'est notre astre.

Confiance! attendons, l'un à l'autre enlacés.
La trompette résonne... Oui, nous voilà lancés!
Pas le moindre cahot dérangeant la couchette;
Un, deux, trois! notre alcôve a changé de planète.—
Connais-tu pas d'instinct l'étoile du berger?
Gageons que rien ici ne nous semble étranger :
Tu verras les pastours, attifés comme à Sèvres,
Devant leurs agnelets se baiser sur les lèvres.
Nous, sais-tu, remettons nos costumes de bal;
Habillés par Watteau nous ne ferons pas mal.
Debout donc! midi sonne; et courons, ma chérie,
Nous becqueter au frais de cette bergerie.
— Moi, répond Rose encore à mon cou, je vous dis
Que l'alcôve à cette heure est en plein Paradis :
Chrétien, vous allez voir sous un porche gothique
Les saints de l'almanach prier l'Agneau mystique.
Surtout, monsieur l'élu, n'osez plus m'embrasser,
Le petit mouton d'or pourrait s'en offenser.
Comme aussi, par respect pour les chastes phalanges,
Portez le blanc, d'accord, mais à l'instar des anges,
Et non pas en Pierrot, ou tenez pour certain
Que les pieux pasteurs gourmeraient ce pantin.
Debout donc! quittons vite un lit jadis le nôtre,
Décemment, et courons dire une patenôtre. »

La prude toutefois n'a garde de bouger.
A mon tour, la serrant comme au sein du danger,
Je me récrie : « Eh quoi! serait-il vrai, ma dame?
Jéhova nous croit-il deux élus? Je réclame!
Fi d'un monde où ta bouche est un fruit défendu!
Rendons tôt ce bercail un Paradis perdu :
Rosette, un beau baiser! Le terrible bonhomme
Va nous mettre à la porte à propos d'une pomme...
C'est fait! Nous retombons, pour ce péché mutin,
Un, deux, trois, sans fracas, dans le quartier d'Antin.
—Levons-nous maintenant, déjeunons près des vitres.
Regarde, en pressurant le citron sur tes huîtres :
Amour, dégringolé de bien plus haut que nous,
Guide sous ta fenêtre un vainqueur au poil roux. »

Inédit.

MON HOROSCOPE

Je m'en confesse avec candeur :
Mes doigts recherchent la rondeur.
N'étant qu'au quart de leur grandeur,
Le soir ils sortaient de mon lange
Pour demander la grosse orange,
Le soleil couchant, boule étrange.
Ma nourrice chantait : « Demain ! »
Alors j'implorais ses mamelles ;
Je pressais des boules jumelles,
Deux fruits boutonnés de carmin.
— Lui, notre curé de campagne,
Disait : « Il fera son chemin ;
Il est plus fort que Charlemagne :
Il porte un globe à chaque main. »

LE DIMANCHE DE LA SAINT-LÉGER

AVRIL

A Rose.

Les sonneurs sonnent les cloches ;
La messe aura des brioches.
Mais le patron d'aujourd'hui,
Saint Léger, pousse aux bamboches ;
Son nom me prévient pour lui.

L'oiseau perché sur la branche
Fait le sermon du dimanche :
« Chers frères, Parisiens,
Laissez dormir sur la planche
Vos fâcheux paroissiens. »

Dans l'étroit tube de verre
Le vif-argent marque *Serre;*
C'est à ce degré qu'Avril
Rend le sexe peu sévère
Et dégourdit son babil.

Dès le matin, la gazette
Vous apporte une amusette
Où Cupidon, chroniqueur
Des cancans en chemisette,
Chez l'abonné parle au cœur.

Le coiffeur oint la pratique
D'une huile anacréontique.
Sous les doigts de Figaro
Le menton trouve érotique
La prestesse du blaireau.

Dans l'orgue de Barbarie
La chanson par l'âge aigrie
Regagne un entrain gaillard;
La manivelle attendrie
Cause un effet égrillard.

Les fleuristes ambulantes
Ont des phrases plus coulantes
Pour proposer un bouquet;
Le petit jardin des plantes
Sur leur taille est plus coquet.

Le traiteur hors de carême
S'applique à venger Carême :
Sa montre affirme aux chrétiens
Qu'à bien manger mieux l'on aime ;
Et son air dit : « Je vous tiens ! »

Le vieux garçon de service
Sert la truffe et l'écrevisse
Avec des yeux singuliers ;
Mon pendard flatte le vice
Des salons particuliers.

Le cocher de citadine
En trottinant se dandine.
Les deux roussins, moins pressés,
Sentent au fouet qui badine
Que les stores sont baissés.

Lui, le crieur de programmes,
Somme dix-huit cent mille âmes
De s'amuser jusqu'au soir :
Gros ballons, grands bals, longs drames !
Qu'on se hâte, il faut tout voir.

Et nous, par ce jour d'ivresse,
Sais-tu, Rose, ma maîtresse ?
Pour fêter le saint léger,
Dans Musset lisons la messe...
Les dévots vont enrager.

QUIPROQUOS

I

LEÇON D'INCONDUITE

I

Mai 1848.

A quelle extrémité ma muse en est réduite!
Je prends à l'Opéra, dans le corps des ballets,
Une enfant, pour l'instruire à charmer un Anglais.
Je deviens — c'est joli! — professeur d'inconduite;
Tâchons de nous montrer habile à ce métier.
J'adopte Paméla, fille de mon portier.
Grand Dieu! va-t-on causer sur nous dans le quartier!
« Choriste Paméla, vous dansez d'un air gauche,
Le dessin de vos pieds n'est jamais qu'une ébauche;

Vous passez sous les yeux comme un *et cætera,*
Et, malgré le Vestris qui vous évangélise,
Votre geste embrouillé dit fort mal *if you please.*
Cependant, nous rêvons un succès d'Opéra :
Maman, dont la tendresse attend beaucoup des planches,
Inculque à son trésor sa foi dans les peaux blanches.
Eh bien! veuillez me suivre : on me connaît futé ;
Nous irons à vos fins par la légèreté.

II

« Quittez cette mère ; oui, ma jeune élève.
Eh quoi! je commets un détournement?
Je vous sais mineure, et je vous enlève!
— Article premier de mon règlement. —

Laissons fulminer le couple concierge
Qui confond la danse et le coq au riz,
Et voyait bientôt sa cocotte vierge
Plumant, pour la table, un vieux garçon pris.

Bénis les parents! je fais leur fortune.
La nuit vient, nouez vos petits cartons :
Fuyons; hâtez-vous, devançons la lune;
Vous tremblez, j'insiste. — Enfin, nous partons.

III

« Vous habitez une chambrette,
Toujours demoiselle des chœurs :
Ma chère, ici point d'amourettes!
Fermons la porte à tous les cœurs,
Et votre croisée aux fleurettes.

Abandonnez ces bijoux faux,
Souvenirs du cousin Alphonse,
Et travaillons, comme deux faux,
A couper l'ivraie et la ronce
Et l'herbe folle, vos défauts.

Plus tard, vous aurez un domaine,
De par l'amour d'un grand seigneur;
Vous cesserez d'être inhumaine,
Dans un palais, sur mon honneur!
Mais que bien danser vous y mène.

IV

« Toi que guident mes soins, veux-tu ravir les yeux?
Allons ensemble au Louvre interroger les Dieux.

J'emprunte aux Immortels le fond de notre étude.
Le marbre te dira, dans son style idéal,
Que danser et sculpter ont pour devoir égal
D'ennoblir avant tout le geste et l'attitude.

La danse exprime une âme : élevons ton esprit.
Tes pas commenteront les livres qu'on t'apprit ;
Chasse donc les romans d'intimité malsaine.
Puis, médite et retiens les poèmes des forts :
Lis des lauriers conquis par de vaillants efforts ;
Les vers t'inspireront dans les jeux de la scène.

La danse impose aux nus d'épargner leurs contours.
Femme, qui vas montrer tes mœurs dans tes atours,
Par les trous du rideau vois les dames du monde :
Sur leur taille, la mode a pour condition
De charmer sans permettre une indiscrétion.
Porte la gaze ainsi, choriste pudibonde.

V

« Comprenez bien le professeur :
C'est presque un faune qui vous dresse ;
Je vous épure avec noirceur,

Car ma vertu prêche l'adresse,
J'ai la morale d'un danseur.

— Si bien qu'un jour dans les coulisses,
Le régisseur, qui vous jugeait,
Vous sort des banales milices
Pour vous nommer premier sujet.
Faites désormais nos délices.

— Goûtons ce brillant résultat. —
Mais il s'agit de vous instruire
Sur l'autre point plus délicat
D'un Anglais qu'il faudra séduire :
Ce qui concerne mon état.

VI

« J'assiste vos débuts. Dansez, d'abord modeste;
Tourné vers le public, je me charge du reste.
Ce pas chaste interdit l'abonné libertin;
Mais j'observe en sa loge accoudé, solitaire,
Le jeune ambassadeur arrivé d'Angleterre,
Dont mon élève admire — entre nous — l'air hautain.

Dansez correctement, monseigneur vous contemple.

Vous évoquez la Grèce. Est-il donc dans un temple?
Quoi! cette déité, ballerine à Paris!
Sa Grandeur a cru voir sur le royal théâtre
Terpsichore animant le symbolique albâtre,
Pour racheter son art des modernes mépris.

Dansez avec orgueil, domptez cette Excellence.
Le diplomate ému s'émerveille en silence;
Ainsi brûle un volcan sous les neiges du Nord.
Vous, sachez ne rien voir et suivez votre étoile.
Sur un succès de grâce on va baisser la toile. —
Paméla, mon enfant, je crois tenir un lord.

VII

« Dès le lendemain, comptant plaire,
Lettre sur lettre on vous écrit.
Froid confident, je vous éclaire;
Et la diva, femme d'esprit,
Ne répond rien; c'est exemplaire.

Matin et soir, un grand laquais
Vous apporte de l'Ambassade
Dans le vélin de gros bouquets.

— Bravo, monseigneur! — Vous, maussade,
Renvoyez John et les paquets.

Bientôt, lui-même il se présente,
L'ambassadeur incandescent.
Ah! surtout qu'il vous trouve absente!
Vous êtes là, milord le sent,
Et soupire : « Quelle innocente! »

VIII

« Pourtant au théâtre il vient vous trouver,
Force votre loge, implore et propose,
Comme moi jadis, de vous enlever.
Résistez, déesse, ou je m'interpose.

Il met à vos pieds, tout, tout ce qu'il a.
C'est payer fort cher! Qu'allez-vous répondre?
— « Je vaux plus, milord! » Très bien, Paméla!
Ce refus contient de quoi le confondre.

Le cœur aurait pu vous trahir, mais non!
Ma morale exige un dernier chapitre :
Le beau gentilhomme a gardé son nom,
Vous avez son âme, il nous faut son titre.

IX

« Lui, notre Anglais, vous veut à n'importe quel prix.
Pendant un long hiver il s'adonne à vous suivre,
Comme un adolescent amoureux, sous le givre.
Nous approchons du but, si vous m'avez compris.
Ne devinez-vous pas qu'il vous regardait vivre?
Il a vu des travaux, des pudeurs, des fiertés.
— Ah! certes mon élève a droit aux dignités. —
Avec Pâques fleuri vous arrive un notaire
Muni d'un parchemin aux rubans d'apparat.
« Veuillez, mademoiselle, approuver ce contrat. »
Signez donc... *Very well,* Pairesse d'Angleterre!
Milord vous reconnaît, comme apport, une terre;
Pour votre aîné la loi réserve un majorat.
—Désormais, c'est chez vous qu'on danse à l'Ambassade;
Et votre chiffre alors flambe sur la façade.

—Mais maman?— Elle occupe un bien dans le Midi...
Entre nous, l'inconduite a du bon, milady. »

II

QUERELLE

A PROPOS DE LA LEÇON D'INCONDUITE

Juillet 1848.

Rose, pas encor dans la confidence,
Me voit sur brouillon professant la danse,
Rougit, m'interpelle et sort de ses gonds :
« Que dirait monsieur de mon impudence,
Si je débauchais de jolis dragons
Pour leur enseigner à plaire en cadence?
— Rose, je prendrais mes plus méchants yeux
Et pour t'étrangler un lacet soyeux.

— Moi qui suis trop faible et surtout trop bonne,
Plus modestement je vous abandonne;
Je pars : les chevaux vont comme le vent,
J'arrive à Quimper déguisée en nonne,

Le dépit me jette au fond d'un couvent;
Si j'y meurs d'ennui, que Dieu vous pardonne!
— Sœur Rose, j'accours en frère portier;
Je veux, sous le froc, garder le moustier.

— Je vous reconnais, moine ridicule.
Je dis votre histoire à l'abbesse Ursule;
Et, comme on prévoit vos ruses d'enfer,
Je ferme à trois tours, le soir, ma cellule,
Pour dormir, sans vous, sur mon lit de fer.
Vous n'entrerez pas, fussiez-vous Hercule.
— Nonnette, il est tard, la lampe pâlit,
Vite, couche-toi, j'attends sous le lit.

— Ne m'approchez pas, je veux rester sage.
Sur un médaillon j'ai dans mon corsage
Le grand saint Michel, patron de mes vœux.
Abstenez-vous donc d'un nocturne outrage,
Ou je me cramponne après vos cheveux
Et, Michel aidant, je vous dévisage.
— Dans l'obscurité sens-tu le grand Saint?
Rose, c'est mon cœur qui bat sur ton sein. »

Inédit.

III

UN ANNIVERSAIRE

Août 1848.

Pas l'ombre d'un voisin, pas la moindre sonnette,
Pas de clef sur la porte, — étrange maisonnette!
— Quelqu'un frappe, on insiste, on parle. Cette voix
Entre dans le logis pour la première fois :
« Habitants de ces lieux, savez-vous pas l'adresse
D'un rimeur qui jadis eut ici sa maîtresse?
Voilà bientôt deux ans que ledit chansonnier
Pour Rose, ses amours, louait ce pigeonnier.
Avec son art retors d'aller en ligne courbe,
J'avais beau le guetter, il m'évitait, le fourbe!
Mais tout finit; songez, après bientôt deux ans!
Je suis la Renommée, on m'a fait des cancans :
Le monsieur, paraît-il, désormais polissonne.
Je me sens sur la piste, et j'accours en personne
Au domicile ancien me renseigner sur lui.
Répondez, bonnes gens : où vit-il aujourd'hui?

Il s'était avisé, lui-même le raconte,
De prendre à ses portiers leur fille, quelle honte!
Pour lui donner un lord, quelle immoralité!
Ce que Rose apprenant, Rose l'aurait quitté.
Est-il donc vrai qu'au fond d'un couvent elle expie
Le déshonneur d'avoir adoré cet impie?
Le lâche, oh! si jamais je puis le découvrir! »
Et l'on frappe plus fort, et l'on voudrait ouvrir.
— Une voix du dedans dit pour la Renommée :
« Madame, excusez-nous si la porte est fermée;
L'auteur est à mes pieds, ne vous dérangez plus,
Nous fêtons les deux ans aujourd'hui révolus. »

Inédit.

A UN CITOYEN DE 1848

Oui, votons pour Brutus, tout maître est un Tarquin.
Des vaines majestés jurons l'ère finie ;
Sur leur fausse grandeur qu'un tribun de génie
Promène le niveau du droit républicain.

Mais vous, couvrez encor les vers de maroquin ;
D'admirer les tableaux gardez votre manie ;
Fêtez, comme autrefois, les marbres d'Ionie,
Et même conservez vos vases de Pékin.

Guerre à la monarchie, et paix aux belles choses !
Il vous faut des jardins où respirer des roses,
Des parcs où les enfants dansent sous les rameaux.

Tandis qu'un vil flatteur de l'humanité brute,
En haine des palais la ramène à la hutte,
Restez par l'idéal le roi des animaux.

LA MUSE D'ATOURS

A Rose.

Que de recettes
Pour tes toilettes;
Que de secrets
Dans ta chimie,
Femme ennemie
De tes attraits!

Quoi! du postiche?
Ton corset triche,
Ta jupe ment;
Quand par nature
Sous ta ceinture
Tout est charmant!

Que fait ce plâtre
Sur cet albâtre?

Mets-tu ce fard
Sur ce teint rose
Pour qu'on suppose
Ton sang blafard ?

Non : l'enfant d'Ève
Barbouille un rêve
Ambitieux,
Et se fagote,
Petite sotte
Qui vise aux yeux.

Mais ta féerie
Aux regards crie :
— Sous les couleurs
Craignez les rides !
Craignez les vides
Sous les ampleurs !

Si tu veux plaire,
Lave en eau claire
Ce vil pastel ;
Vite ! et dégage
De ce corsage
Ton naturel.

Montre tes lignes,
Comme les cygnes,
Comme les lis,
En robe blanche
De coupe franche,
Sobre de plis.

Crois à tes charmes
Comme à ses armes
Croit un soldat ;
Puis, dans le monde,
Guerrière blonde,
Fais un éclat.

La femme feinte,
Musquée et teinte,
Te lance un fi !
Mais retiens comme
On jette à l'homme
Un beau défi.

Simple tactique
De mode antique :
Ne point s'outrer.
Bientôt la foule,

Qui se déroule,
Vient t'admirer.

On s'émerveille.
Prête l'oreille
Aux bruits galants.
Quel doux ramage !
Rends donc hommage
A mes talents ;

Car ta toilette
Eut pour soubrette,
Pour couturier
Et pour modiste
Et pour chimiste
Un chansonnier:

CHAMBRE OBSCURE

A Rose.

Sur le balcon as-tu trop chaud?
Rentrons dans le boudoir puisque le ciel te brûle.
Notre almanach est bien nigaud
D'inscrire au quinze mai ce jour de canicule.

Comme Xerxès fouettait la mer,
Frappe avec ton mouchoir la chaleur qui t'agace;
Ou plutôt, Rose, empêchons l'air
D'entrer par la fenêtre, il perdra notre trace.

Fermons le store et les volets;
Aide-moi, donnons-nous la fraîcheur d'une grotte.
Pourquoi des habits? ôtons-les,
Et viens sur mes genoux m'écouter, je radote.

Tends les oreilles à tâtons :
Dans cette obscurité nous habitons un antre
Tapissé de pampre en festons,
Avec ce banc de mousse à nous deux, dans le centre.

Je sens tes cheveux sur mon cou;
Tu te tais, mais j'entends comme un vague bruit d'ailes;
Serait-ce Amour le petit fou?
Non, ton sein soulevé fait trembler tes dentelles.

Et ce souffle, est-ce le Zéphyr?
Non, c'est ta douce et fraîche et délectable haleine...
Par hasard, comptez-vous dormir,
La belle aux bras ballants qui ne bougez qu'à peine?

Allons, allons, c'est trop souffler;
Silence! on va vous dire une ode, ma dernière.
(— Tiens! Rose se met à ronfler!
Décidement Rosette a changé de manière.)

Inédit.

L'AMOUR BOUDEUR

A Rose.

Vous dont l'esprit tenait conseil
Dans le bonnet de la Folie,
Pourquoi bouder dès le réveil,
Bergeronnette qui s'oublie?

Vous le rire de la maison,
Vous bâillez! ceci m'épouvante.
L'amour n'est-il plus de saison?
J'ai fait causer votre servante.

« Monsieur, dit-elle, excusez-moi :
Tout provient de la populace;
Mademoiselle exige un roi,
Votre république l'agace. »

Dame Rose, je n'en crois rien;
Feignons cependant de tout croire :
Sachez qu'il vous irait très bien
De nous tirer du provisoire;

Car il faut une Majesté,
Pour danser à son ombre auguste,
Et les noisettes en été
Veulent un pouvoir fort; c'est juste.

Changez donc le gouvernement,
Prenez un roi de haut lignage;
Ayons ensuite un parlement,
Oui, deux chambres... dans le ménage.

Et si je peste, eh bien, alors,
Ma chère, appelez-moi ganache,
Et rêvez de garde du corps
Tortillant pour vous sa moustache.

Inédit.

LE MIROIR A ALOUETTES

Mon âme, la psyché de Rose,
Glace de bon goût, la flattait;
Mais Rose, volage un tantet,
L'a brisée, exprès, je suppose.

De vingt morceaux je recompose
Le miroir, non tel qu'il était,
— Tâche impossible, — et le fait est
Qu'étrange est sa métamorphose.

Les vingt débris, mal rapportés,
Reflètent de tous les côtés.
Chassons donc, comme aux alouettes :

Attirez les bandes d'Amours,
Tournez, miroir, tournez toujours,
Comme Rose et les girouettes !

Septembre 1849.

De 1850 a 1854

LE PIÉDOUCHE

A.....

Idole autrefois de Cythère,
Qu'avez-vous à vivre sur terre
Sans votre autel et des trépieds?
Qu'au moins Vénus ait un piédouche :
Quittez ces mules pour ma bouche,
Foulez des lèvres sous vos pieds.

Janvier 1850.

ESSENCE

A la même.

Faut-il qu'un marchand d'essences
Écrase dans ses mortiers
Mes plus chères connaissances,
Ces pauvres fleurs d'églantiers!

Peut-on massacrer des roses,
Les broyer sous un pilon!
Si j'étais juge en leurs causes,
L'infâme irait à Toulon.

Aussi, qu'un parfum m'attriste
Chez cet Houbigant Chardin!
Dans les boîtes du chimiste
On sent les morts d'un jardin.

Mais achetez ces momies,
Vous, madame, et les portez;

Dans vos châles mes amies
Renaissent aux voluptés.

Leur souffle amoureux se vante
De provenir des dessous.
Vous sortez; si peu qu'il vente,
Concevez quel effet doux :

Pour peu que l'endroit s'y prête,
Un passant, pris par le flair,
Jeune homme intrigué, s'arrête
Et cherche un succès dans l'air.

Il vous voit, il se dépêche
De savourer le parfum;
De le suivre qui l'empêche?
L'odeur est de droit commun.

Non, l'essence délicate
Rend si bien votre hauteur,
Qu'ensemble son effet flatte
Et confond l'admirateur.

Expliquez-nous ce prestige :
Sur vous la rose, un extrait,

Des épines de sa tige
A conservé le secret.

Elle menace à distance :
— Arrière, l'homme inconnu !
Ou je pique d'importance...
Et la dame a disparu.

Mais de son larcin modeste
— Un peu de votre air humé —
Au passant timide il reste
Un souvenir embaumé,

Et la naïve ressource
D'espérer, beaucoup trop tard,
Vous atteindre dans sa course
Sur la route du hasard.

Donc, qu'il coure aux Tuileries
Fureter avec candeur ;
Au temps des roses fleuries
On vous y trouve, en odeur.

NINON

Ninon difficile à comprendre,
Êtes-vous fière, êtes-vous tendre,
Dites-vous oui, dites-vous non,
Abusez-vous de votre nom?
Le ni-oui, qu'il faut sous-entendre,
Ne fait-il qu'un avec Ninon?

Femme tout ombre et tout mystère,
Expliquez-moi, sans plus vous taire,
Quel attelage ont vos amours :
Des pigeons blancs, ou des vautours?
Est-ce au Tartare, est-ce à Cythère
Que vont nous mener ces détours?

M'attirez-vous de feinte en feinte,
Par un ténébreux labyrinthe,
Sous les griffes d'un froid orgueil?
Ou faut-il voir dans vos clins d'œil
Une invite guidant l'étreinte
Vers les bras de votre fauteuil?

Seriez-vous l'amante incertaine
Qui tient l'amant en quarantaine
Pour l'éprouver devant le port?
Ou la nymphe qui jette un sort?
Cachez-vous, trompeuse fontaine,
Sous votre onde une hydre qui dort?

N'êtes-vous donc qu'une coquette
Prenant l'amour pour sa raquette
Dont mon cœur devient le volant?
Ou souffrez-vous qu'on soit galant?
Mais faut-il avec étiquette
Vous enlacer d'un nœud coulant?

Vous rougissez; autre équivoque :
Quel trouble ambigu vous suffoque?
Dois-je tout craindre, ou tout oser?

M'éteindre, hélas ! ou m'embraser?
Imaginons qu'on me provoque :
Ici, je risque un beau baiser...

O ma fière, à bout de prudences !
Il te fallait cent évidences.
De tes lenteurs aux maints replis
Je sors triomphant, tu faiblis !
— Ninon, reçois mes confidences :
J'ai vaincu la pudeur d'un lis.

CHATEAU DE SAINT-GERMAIN

A ma Dame.

Ninon qu'un baiser fait rougir,
Près du Château, sur la Terrasse, —
Vois ces oiseaux, suivons leur trace,
Et d'après eux promets d'agir.

Vers le monument historique
Ils nous mènent. — Tiens, j'aperçois,
Se becquetant comme sous bois,
Nos guides dans les trous de brique.

Eh! ce sont aussi des moineaux
Que les baisers de nos deux bouches;
Mais quoi! faut-il pour ces farouches
Un castel muni de créneaux?

Puisque ta lèvre encor sauvage
Cherche les abris les plus sûrs,
Entrons demander à ces murs
La paix de leur royal veuvage.

En traversant la noble cour,
Tenons nos pierrots à l'attache
Sous les ombres de ma moustache,
Sous ton voile ennemi du jour.

Et puis, lançons à la volée,
Dès le solitaire palier,
Du bas en haut de l'escalier,
Les bruyants de la troupe ailée.

Pour apprivoiser les peureux,
Viens profiter des meurtrières :
Dégourdissons, entre les pierres,
Ces espèces de langoureux.

Glissons-nous avec les plus tendres
Dans la cheminée où les nids
Conservent, sous des becs unis,
Leurs doux feux qui n'ont point de cendres.

Cachés dans son vaste manteau,
Nichons, accouplons nos caresses.
Oh! je veux que tu t'intéresses
De tout ton cœur à ce château!

Oui, gardes-en la souvenance,
Pour que chez toi nos moineaux francs
Becquètent sous tes rideaux blancs
Des petits de sa provenance.

Mais, Ninon, c'est trop s'enfermer.
Sauvons-nous; courons sous les hêtres
Apprendre des oiseaux champêtres
Comment aux bois il faut s'aimer.

CLAIR DE LUNE

Tapi sous ce balcon, j'enrage :
Dame la lune est dans son plein ;
Mal à propos l'astre câlin
Indécemment me dévisage.

Est-ce un baiser que ce rayon?
On croirait que Phœbé m'adore.
L'impatience me dévore
En ce rôle d'Endymion.

Quelle honte! courir sans nues,
Afficher ainsi sa rondeur!
Pour un rien mon peu de pudeur
Rougirait de ces clartés nues.

Belle virginité, vraiment!
Diane, le soir, fuit le Louvre,

Remonte là-haut, se découvre,
Et par ennui cherche un amant.

Je vous connais, feintes avances :
Pour se glisser dans un couplet
On lorgne un poète follet;
La lune est folle de romances.

Déité n'ayant plus d'autel,
La vagabonde solitaire
Du ciel m'implore sur la terre :
« Chantez pour moi, rimeur un tel !

« Prenez en pitié ma détresse;
Je vis si triste au muséum !
Couchez mon nom sur votre album,
Appelez-moi votre maîtresse. »

Si la mienne n'allait venir,
Je flagornerais cette blonde;
J'en dirais, comme tout le monde,
Des nouveautés — de souvenir.

J'exposerais, dans un pastiche,
La déesse au brillant carquois,

A l'arc d'or, décochant sous bois
La flèche d'argent qui se fiche.

Je peindrais les nocturnes eaux
Où la chasseresse sans voiles
Se baigne avec un chœur d'étoiles, —
Et le chasseur dans les roseaux.

Il me sortirait de la tête,
Non pas les cornes d'Actéon,
Mais cent fois pire, un vieux centon :
Dame Phœbé me rendrait bête.

Musset, lorgné d'un œil pareil,
Au point sur l'I faisait la figue;
Moi, caché là pour une intrigue,
Je maudis la sœur du soleil.

Est-ce un effet de mon blasphème?
L'astre se dérobe obscurci.
J'entends des pas. — Lune, merci!
L'ombre convient à ce que j'aime.

ET TU M'EN DIRAS DES NOUVELLES

S'il faut de loin qu'une heure on aime,
Sur un rosier viens, jeune amant,
Chercher ton absente en emblème,
Pour bien remplir le dur moment.
C'est une rose qu'une bouche :
A ta dame sied ce dicton ;
Cueille sur la tige un bouton,
Puis entre tes lèvres le couche,
Et, le pressant, rêve aux baisers.
S'il mollit, tu le renouvelles.
Choisis surtout les plus rosés,
Et tu m'en diras des nouvelles.

Inédit.

DESSIN A LA PLUME

Maîtresse, d'après toi je veux faire un pastel.
Des crayons de Latour je connais le manège :
Tu deviendras marquise à la rose, à la neige,
Sur un trumeau doré, dans ton petit hôtel.

Quoi! j'allais te farder; ô le vilain mortel!
Maquiller ce front pur, vois-tu quel sacrilège!
Plutôt, trempons dans l'huile un pinceau du Corrège,
Pour te peindre en madone et t'offrir un autel.

Non, ton corps est trop beau; viens poser pour le marbre :
Sois déesse en un parc, triomphe sous un arbre.
Tu rougis! mon idole oppose ses refus.

Alors, arrêtons-nous aux dessins de ma plume;
Mais je rendrai si bien les dessous du costume
Que l'avenir saura la belle que tu fus.

LE SONGE

A Ninon.

Dans un rêve apporté par un dernier sommeil,
J'assistais ce matin à ma propre victoire :
Je me voyais passer sur un char en ivoire,
Par quatre chevaux blonds traîné comme un soleil.

A Phébus flamboyant je devenais pareil ;
Car les crinières d'or, pour m'aider à le croire,
Dans leur rayonnement m'entouraient d'une gloire.
Mais soudain un baiser m'a conduit au réveil.

Où suis-je ? Entre tes bras, maîtresse blanche et blonde :
Sur l'éclat de ton sein ma tête vagabonde,
Tes cheveux rutilants éblouissent mes yeux.

— Amour, ne doutons plus de la valeur des songes :
L'aimable vérité dit parfois leurs mensonges ;
Mon rêve eut bien raison, qui m'égalait aux dieux.

MES DIEUX

Il manque une élégance à qui n'a pas d'idoles.
Combien je m'appliquai pour choisir mes symboles,
Avare que j'étais de mon subtil encens!
Après avoir fouillé Memphis, la Grèce et Rome,
Elle-même l'Asie, il m'a semblé qu'en somme
Les seuls Olympiens incarnaient le bon sens.

Et je les ai faits miens. Sur un rayon d'ébène
J'en ai plusieurs, trouvés dans les tombeaux d'Athène.
Petits, formés de terre, ils ont pourtant leur prix,
Car il leur reste encor cette beauté fragile
Dont la nuit d'un sépulcre a protégé l'argile;
De grâce ingénieuse ils demeurent pétris.

D'abord, j'ai craint pour eux les regrets de l'Attique :

Se croyaient-ils captifs sous mon toit domestique?
Non, j'ai vite aperçu qu'ils goûtaient ce repos.
Depuis qu'au nom du Christ les Grecs ont une Église,
Les divins émigrés, fuyant qui les méprise,
Chez un païen Gaulois ont la paix des naos.

Comme s'ils étaient d'or, mon culte les préserve ;
Les fils de Phidias soignaient ainsi Minerve.
Je prends mes immortels entre mes doigts pieux :
Il faut me voir, soufflant sur leurs robes talaires,
Lentement écarter les traces tumulaires.
Sentent-ils que l'artiste idolâtre ses dieux?

Protecteurs, en retour, des biens que je caresse,
Ils sont là, bénissant l'amour dans ma maîtresse,
Mon vin dans le cristal, mes vers sur le vélin.
Autrefois je souffrais toujours en quelque chose ;
Comme ils ont tout changé ! mes vers portent du rose,
Mon vin rit, Ninon brûle, et mon bonheur est plein.

S'il m'arrive un ennui, leur gaîté me rassure ;
Si l'amitié me froisse, ils pansent ma blessure.
Ma dame a fait serment de ne jamais bouder ;
Mais si jamais Ninon provoque une querelle,

Que Cérès Éleusine, aux yeux de tourterelle,
Pour ramener l'accord daigne me regarder!

Selon l'antique usage, Olympe miniature,
Tu devrais, à ma mort, orner ma sépulture.
Dieux, je vous interdis l'accès de mon tombeau!
Vous irez vers le Louvre, aimables figurines :
De mes foyers déserts passez dans ses vitrines,
Et des jeux de la vie aux études du beau.

Novembre 1851 [1].

1. Il faut tenir compte, à partir d'ici, d'un long silence causé par les humiliations de la politique.

A NINON

Oui, Ninon, je vis sous vos rênes,
A votre caprice attelé ;
Sentez vos grâces souveraines :
Pour les servir je vole ailé.
Mais je garde insoumis à l'amoureux prestige
L'honneur et la pitié, l'instinct du vrai, du beau :
Pour mes penchants virils ceux-là sont un quadrige,
Et sur le char mon bras porte fier le rameau.

Mon élégance se raffine
Dès qu'il s'agit d'aller chez vous ;
J'exhale l'odeur la plus fine,
Tant vous plaire me semble doux.

Mais quand je vois régner applaudi par la France
Le luxe injurieux des coquins parvenus,
Je voudrais, consultant ma sombre intolérance,
Sur un sol vierge errer, pâtre libre et pieds nus.

J'amuse avec mes causeries
Les loisirs de votre boudoir.
Brodez-vous vos tapisseries?
Mes doigts s'offrent en dévidoir.
Mais si j'entends pleurer de misérables filles
Sous le dilemme inique, — ou se vendre, ou souffrir;
Contre un sort qui résiste aux vertus des aiguilles
Laissez ma voix se plaindre et mes mains secourir.

Puisque vous croyez aux chimères,
Je donne dans le merveilleux;
Jusqu'au fond des ondes amères
J'irais pêcher des contes bleus.
Mais ma raison honnit les saintes balivernes
Et fraye en humble élève avec la vérité;
Penché sur les débris des antiques cavernes,
Je demande à Darwin d'où vient l'humanité.

Dans vos fauteuils à bergeries

Faisons la cour aux bibelots ;
Sourions aux chinoiseries,
Jubilons devant des magots.
Mais je veux, de l'alcôve où le matin m'éveille,
Contempler la Cérès qu'Athènes modela ;
Et comme on voit les fleurs aux séjours de l'abeille,
On voit dans mon logis les vases de Nola.

1853.

A MA PARISIENNE

Type de goût par la toilette,
Par les attraits beauté complète,
Esprit frais dans la volupté;
Toute grâce et toute décence,
Parisienne, ô ma plaisance,
Que tu remplis avec aisance
Ton rôle heureux d'enfant gâté!

Que tu sais bien baisser ton voile,
Glisser à travers une étoile
Un regard qui fuit un succès!
Mais quand tu me rends ton visage,
Que tes yeux sont d'un bel usage!
Et que j'aime alors leur langage
Plus éloquent que du français!

Bien moins coquette qu'élégante,
Dans la peau souple qui te gante
Sauve la blancheur de tes doigts.
Mais quittes-tu la peau de chèvre,
Que ta main est douce à ma lèvre,
Et que toujours son geste mièvre
Reste d'accord avec ta voix!

Ton châle turc, femme des Gaules,
Cent fois plus beau sur tes épaules,
Déguise la taille à dessein.
Mais des plis droits que se dégage
Le buste où triomphe ton âge, —
Le galbe exquis de ton corsage
Trahit la jeunesse du sein.

Ton brodequin, qu'un talon hausse,
D'un tissu mordoré te chausse;
O ma dame, comme il te sied!
Mais sur ton pied sans bas de soie
La chair est rosée, ô ma joie!
Tiens, montre-le, que je te voie
Chef-d'œuvre jusqu'au bout du pied.

Et comment dire, ô ma maîtresse,
Sans un mot de trop qui vous blesse,
Les trésors qu'il me faut cacher :
La chaste forme qui se cambre
Sous le peignoir imprégné d'ambre,
Et ces délices que ta chambre
Ne dévoile qu'à ton coucher?

Les héroïnes de poèmes
S'illustrent par des stratagèmes ;
La gloire est plus simple avec toi :
Parisienne de mes odes,
Tu crains les bruyants épisodes;
Ton esprit, ta beauté, tes modes,
Sans fracas, ne visent que moi.

Quand nos arts tombent en souffrance,
Ninon, garde aux dames de France
Leur aimable célébrité;
Que l'étranger, qui te devine
Sous le châle et sous la maline,
Chapeau bas devant toi s'incline
En jalousant notre cité.

SYLPHIDE

Toi que partout toujours je suis où va ton gré,
Ma dame, dis pourquoi j'admire, où tu les poses,
Qu'à peine si tes pieds laissent ta trace aux choses,
Que ce soit dans la neige ou le sable ou le pré.

Tels les Dieux sur le vert de leur vallon sacré.
Tiens, je t'offre, ô ma dame, un pari : si tu l'oses,
Marche sur des rosiers, et gageons que les roses
Avivent leur fraîcheur sous ton pas adoré.

Si bien que mon amour se perd en conjectures :
Femme et déesse, as-tu le don de deux natures ?
Étant Ninon sur terre, es-tu Vénus aux cieux ?

Là-haut tes pieds, mon cœur, foulaient-ils pas la nue,
Avant que de chausser leur élégance nue
Pour conduire à ton gré ma vie en ces bas lieux ?

Inédit.

UN DESSERT

ECRIT SUR UNE TABLE DE RESTAURANT

Les piments m'ont donné la soif des douceurs fraiches.
J'ai sonné : le garçon m'apportera deux pêches.
— Je songe, en attendant, à ce vieil espalier
Dans la cour du collège où je fus écolier.
Je crois le voir encor, sur un tronc bas et fruste,
Droit, décorant la porte, honoré comme un buste.
Quand je passais devant, seul, au mois du fruit mûr,
L'accessible pêcher m'attirait vers le mur :
Avec leur air juteux aux belles formes rondes,
Ses globes imitaient des mamelles fécondes;
On eût dit les appas de la déesse Isis.
Certes ma jeune main, libre, les eût saisis;

Mais, rien que d'y penser, j'avais des peurs de lièvre.
Un matin cependant, je hasardai la lèvre :
Personne ne voyait, je pris par le bouton
La pêche la plus grosse et, lentement glouton,
Je suçai ; pour le moins je risquais mes oreilles ;
Gloire à Dieu ! le censeur accusa les abeilles.

Le garçon m'a servi deux de ces fruits charnus
Appelés dans Montreuil les tétons de Vénus.
J'aurais trouvé le mot sur l'aimable apparence ;
Si bien qu'à mon dessert j'ai fait la révérence,
Plein d'un gentil respect pour ces seins veloutés,
Couchés sur mon assiette avec ces vénustés.
Près d'eux un couteau brille, emmanché dans la nacre :
Comment ! vais-je immoler ce parfait simulacre ?
Autant frapper au cœur la Vénus de Milo.
Quoi ! le poignard révolte un farouche Othello,
Et, friand sans pitié, je plongerais ma lame
Dans des attraits pareils aux vôtres, ô ma dame !
J'arracherais leur peau, je les dépècerais,
Horrible cannibale, et je les mangerais !
— Chers fruits, ne craignez rien de la soif qui m'excite :
Je voudrais vous offrir sur l'autel d'Aphrodite ;
Mais vous laisser ici, c'est vous abandonner

En pâture aux goulus qui vont venir dîner.
J'emporte mon dessert dans ses feuilles de vigne ;
Courons chez ma maîtresse après un sort plus digne ;
Oui, mourez, mais en elle ; ayez pour beau trépas
De couler par sa bouche au creux de ses appas.
Que dis-je ? vous vivrez grâce à ce stratagème :
Vos chairs se mouleront dans les globes que j'aime ;
Plastique comme un stuc, bien loin d'être détruit,
Dans sa gorge le jus s'enflera, nouveau fruit.
Ce soir, en retenant sous mes lèvres hardies
Les galbes veloutés, les lignes rebondies,
Je sentirai saillir vos charmes revenus,
Les mamelles d'Isis, les tétons de Vénus ;
Et, sans plus refuser ma bouche aux douceurs fraîches,
Amoureux satisfait, je goûterai mes pêches.

L'ÉDREDON

Elle a froid, ma frileuse, en juillet, sous les arbres,
Notre climat du Nord est si dur pour les marbres !
Vous me fendez le cœur, déesses de Coustou,
Quand j'ose dans les parcs vous presser le genou.
Que ne portez-vous donc en tout temps des fourrures !
— Ma douillette Ninon rappelle ces sculptures :
Comme celles des arts, l'idole de mes vers
Sous les tièdes zéphyrs souffre encor des hivers.
Aussi, dès que l'été met la Suisse à la mode,
Me procurer le frais devient chose commode ;
D'autres ont les glaciers ; chez ma dame, à quoi bon ?
Son corsage me tend les neiges du Simplon.
Ma moustache, en retour, lui sert de chancelière :
Le dirai-je ? ma bouche, à ses pieds familière,

Chauffe, avant le coucher, leur couple délicat
Dans des baisers fourrés comme la peau d'un chat;
Puis après, sous le lin où Ninon fait la boule,
Autour de ses frissons, toujours chat je m'enroule.
A débiter mes feux ainsi passent les nuits;
Et pourtant, le matin, nos pêchers ont des fruits.

Mon lecteur, qui pressent la bise et la gelée,
Craint-il déjà pour nous l'engelure et l'onglée?
— Ami, ne sais-tu pas qu'amoureux, les pinsons
Récoltent le duvet resté sur les buissons?
Écoute : j'aime Enghien; logés sur son rivage,
Nous vivons juin, juillet, août, dans un cottage.
Le soir, quand le jour tombe et que près du foyer
La Ninon reste à voir un fagot flamboyer,
Rameur mystérieux, craintif aussi pour elle,
Vers l'îlot de l'étang je conduis ma nacelle;
Trente cygnes, groupés là-bas dans les roseaux,
A leur pâle reflet me guident sur les eaux.
J'aborde avec lenteur parmi les hautes herbes,
Et je guette accroupi, témoin d'ébats superbes :
Il semble à leurs élans que ces impétueux,
Par la lutte accouplés, livrent bataille entre eux.
Dès qu'Amour a jonché le terrain de leur plume,

Je parais; mis en fuite, ils plongent, l'onde écume;
L'ilot est solitaire, et je touche à mes fins;
Je n'ai plus qu'à choisir les duvets les plus fins.
– Chaque soir le rameur rapporte de sa chasse
De quoi, l'hiver prochain, se moquer de la glace.
Aux dépens des oiseaux plumés par Cupidon
J'apprête à ma frileuse un soyeux édredon;
Et puis je doublerai son col et sa pantoufle,
Pour que de pied en cap du cygne l'emmitoufle.
Alors vienne le givre, aux mois des ruisseaux pris,
Barbouiller méchamment nos vitres de Paris :
Le gamin y perdra ses frais de gribouillage;
On se rira de lui sous le moelleux plumage.
Rassure-toi, lecteur : malgré neige et glaçons,
Nous aurons nuit et jour des bonheurs sans frissons.

LE TEMPS ME TIENT A SA MERCI

Le temps me tient à sa merci;
Est-ce un bonheur? est-ce un souci?
Tout rayon me suscite une joyeuse envie,
Tout nuage projette une ombre sur ma vie.

Vienne l'été, jours de soleil :
L'ardeur me prend dès le réveil;
Dans ma pensée en fleur butinent des abeilles,
Mes rêves éblouis s'enivrent sous des treilles.
— Vienne l'hiver, jours de brouillard :
Je me sens sur un corbillard;
La sueur du dégel pénètre mes dieux lares,
Mon rêve s'est troublé, comme l'eau dans les mares.

Par un beau soir brille Vénus :
Chantons les nymphes aux seins nus ;
Faisons des vœux de faune à Phœbé la cornue ;
Que ma dame en peignoir serait la bienvenue !
— La nuit se voile : au fond des trous
M'objurgue le cri des hiboux ;
Un regret éveillé sous les draps me secoue,
Autour de ma veilleuse un fantôme se joue.

Je suis, sous le Nord, un banni :
Rendez-moi l'azur infini,
Les horizons passés au bleu de l'Ionie ;
Ou souffrez que ma verve ait ses temps d'atonie.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DES AILES

A Ninon.

Que l'on est bien, couchés, le dos dans la fougère!
Au-dessus de nos fronts l'hirondelle s'ébat :
Tu ris; mais de la voir passer ainsi légère,
Je sens sous chaque épaule une aile qui me bat.

J'ai rêvé si souvent, dans mes nuits juvéniles,
Que je vivais semblable à ces libres oiseaux,
Que porté par le vent je dominais les villes,
Que mon vol se mirait reflété par les eaux!

J'ai livré tant de fois mes songes à des brises,
Dans les jeux favoris de mes sommeils planants!
J'ai tant de fois frôlé les coqs sur les églises,
Effleuré sur les tours les dragons rayonnants!

J'ai dormi si crédule, assuré de mes plumes,
A bercer dans l'azur mes amours vagabonds!
Qu'aujourd'hui, dupe encor de ces longues coutumes,
Je crois qu'à voltiger mes membres seraient bons.

Cesse ta moquerie, ou je pars d'un coup d'aile.
Mais va, je sais pourquoi tu braves mes propos :
J'habiterais le ciel si j'étais hirondelle;
On est bien mieux sur terre en ce plaisant repos.

SATIÉTÉ

Je suis jaloux de vous, pâtres de la Chaldée.
— Ma Ninon, qui m'entend, s'émerveille et dit : « Bis !
Comment, monsieur, ta canne où pétille un rubis
Conduirait des moutons ! quelle amusante idée !

— Je m'y tiens cependant, maîtresse pommadée.
Plus de lunchs ! oh ! mais donne à ma faim le pain bis !
Oh ! de grâce, à ma soif le lait pur des brebis,
Et les libres hauteurs à ma franche coudée !

« J'irais vers le soleil, sur le dernier plateau,
Attendre les grands soirs, couché dans mon manteau.
Me vois-tu contemplant ces splendeurs toujours nettes ?

« Pâtre sollicité par des globes sans nom,
Je serais astronome. — Et monsieur, dit Ninon,
Aurait son pince-nez pour lorgner les planètes. »

LES CHEVEUX GRIS

A Ninon.

J'écris; — dans mes papiers curieuse de lire,
Approche lentement, penche-toi sans rien dire,
Par-dessus mon épaule espionne ma main. —
Eh! pourquoi t'exclamer après ce parchemin?
Vois-tu pas que ma plume entretient mon notaire?
Mais j'entends : il s'agit d'un terrible mystère;
Tu vois dans mes cheveux, dans ma barbe cachés
Des poils gris. Bon! tes yeux se détournent fâchés.
Je vais sur quarante ans, maîtresse qui t'étonnes;
Résignons-nous, ma chère, aux grêles des automnes.
Tu soupires? Alors prends la pince d'acier,
Et puis sur mes genoux la place qui te sied.

Tournons notre fauteuil d'abord vers la fenêtre.
Maintenant commençons ; refais l'ex-petit-maître,
Épile ton galant ; verse ensuite un parfum,
Et frise doucement, frise ce nouveau brun. —
Que ta sorcellerie avec art me restaure !
A ton toucher déjà je me sens jeune encore.
Cependant qu'aux poils gris chassent tes jolis doigts,
Tiens, je veux t'en conter. — Sais-tu bien qu'autrefois,
Sous le père Abraham, vieillir était superbe ;
Un Juif à menton noir semblait un chanvre en herbe,
Il lui fallait blanchir ; jusque-là, point d'amours !
Les femmes l'évitaient par les plus grands détours ;
Tandis qu'un patriarche à la barbe de neige
Attirait de très loin un féminin cortège.
Que j'aurais aimé naître en ces temps généreux
Où les vieillards charmaient sous les palmiers hébreux !
Avant peu ton ami sera couleur de cierge ;
Conçois-tu quel effet sur le cœur d'une vierge ? —
Eh mais ! vous m'enlevez les bruns et non les gris !
Oui, de colère, exprès. Dévote, ai-je compris ?
Mon conte offusque-t-il votre ferveur chrétienne ?
Vengez-vous Abraham ?... Oh ! qu'à cela ne tienne,
Je citerai les Grecs ; mais vous, épilez bien.
— Vivent les mentons blancs sous le soleil païen !

L'hétère, qui réglait ses mœurs selon les sages,
Forçait ses amoureux aux longs apprentissages;
Un blondin l'agaçait — tel pour vous le verjus ; —
« Blanchissez », disait-elle. Alors plus de refus !
Témoin Anacréon, vénérable exemplaire
Des barbons mûrs à point pour se mêler de plaire.
Aussi, — tirez moins vite ! — amateur bientôt vieux,
J'aurais dû, Grec au fond, finir chez mes aïeux.
Ma moustache argentée, aux essences d'Asie,
Affilerait ses crocs pour madame Aspasie ;
Phryné préférerait leur oncle à mes neveux ;
Laïs... j'ai cru sentir sa main dans mes cheveux.
Holà ! vous m'arrachez bruns et gris tout ensemble ;
Aux magots de Pékin voulez-vous qu'on ressemble ?
Dieu, tu pleures, méchante ? Ah ! la belle raison !
Mon air léger t'inspire un orageux soupçon.
A-t-on jamais versé plus follement ses larmes ?
Parle : qui de nous deux aurait droit aux alarmes ?
Tes trente ans, nés d'hier, ont l'âge de Vénus,
L'âge de ses hauts faits des dames trop connus ;
Tandis que ton amant... tu l'as dit, je grisonne,
Pour un rien, j'aurais l'air de Vulcain en personne ;
Et certe on plaint le sort du boiteux forgeron.
— Oui, caresse à présent, chatte, fais ton ronron ;

Mets tes mains sur ma bouche et l'oblige à se taire...
Assez ! je vais sortir ; je cours chez mon notaire
Demander un manoir où m'enclore avec vous
Loin d'Adonis et loin de Mars, — je suis jaloux !

ROYAT

A moi, Auvergne, ce sont les ennemis !
D'Assas.

L'air du printemps rend l'amour batailleur.
Sous ce pillard, engagé tirailleur,
J'ai bravement payé de ma personne;
Puis, l'été vient, et la retraite sonne :
Adieu, Paris; je me sauve à Royat
Prendre les eaux sous le ciel auvergnat.
Des coups de feu faut-il pas se remettre? —
A mon docteur j'obéis à la lettre :
Deux bains par jour et la vertu d'un saint.
Je lis Pascal sur un volcan éteint;
Après dîner, sur l'échiquier je joue;
La nuit, je dors, et ma santé s'en loue.

Mais quoi ! point d'eaux sans nymphes à l'entour :
J'en rencontre une au pastel, vrai Latour;
Ses yeux guerriers, armés de flèches noires,
Vont me férir. — Gagnons tôt les baignoires,
Ou de Royat l'effet est compromis.
« Auvergne, à moi, ce sont les ennemis ! »

CONVALESCENCE

A Ninon.

Qui? moi, t'aimer en frère, abjurer mon ivresse,
Trahir la volupté qui m'égalait aux dieux?
Vois, mes bras sont ouverts, tends ceux de ma maîtresse,
Mets ton cœur sur mon cœur et regagnons les cieux!

Renonce à m'enfermer dans un calme homicide :
Ton amitié de sœur me distille un poison.
C'est le sang de Nessus, réservé pour Alcide,
Qu'apprête à mes désirs ton aveugle raison.

Être austère et vous prude : y pensez-vous, ma mie?
L'un froid, l'autre glacée : amour, y songeais-tu?
Attends ma flamme éteinte et la tienne endormie
Pour donner au plaisir des leçons de vertu.

Comble de tes douceurs ma bouche et mon oreille,
Rends ce jour fortuné le meilleur qui m'ait lui;
Demain, s'il faut payer le bonheur de la veille,
Je veux aimer le mal qui viendra d'aujourd'hui.

TOUT PASSE

A Ninon.

Tout passe... A l'Orient où donc les sept merveilles?
Le temps leur ménageait des chutes nonpareilles;
Je veux que ces revers étonnent tes oreilles.
Toi, m'amour, merveille d'ici,
Médite
Et profite :
Je t'en préviens, Ninon, tu passeras aussi.

Tout passe... Ils ont croulé dans le grand sable jaune
Les jardins suspendus que vantait Babylone.
Les palmiers de l'Asie étaient là sur un trône.
Et ta forêt de cheveux blonds

— L'histoire
Est bien noire ! —
Deviendra cendre obscure en des séjours profonds.

Tout passe... Alexandrie eut ses nuits enflammées.
Où signaler le Phare, orgueil des Ptolémées?
Autant chercher dans l'air trace de ses fumées.
Et les flammes de ton bel œil
— Cher astre,
Quel désastre ! —
S'éteindront pour jamais dans l'ombre du cercueil.

Tout passe... Informe-toi du Jupiter d'ivoire.
Les barbares soldats ont dépecé sa gloire ;
Le prix de la matière a payé leur victoire.
Tes dents subiront ces destins :
La terre,
Oui, ma chère,
Livrera leur ivoire à des affronts certains.

Tout passe... Anéanti, le Colosse de Rhode !
Entre ses pieds, la mer ouvrait un port commode ;
Le plongeur sonde en vain sous le flot qui corrode.
Dans trois mille ans, je le crains bien,

Personne
Très mignonne,
Sous l'océan des jours tu ne seras plus rien.

Tout passe... Et que sait-on sur le Temple d'Éphèse?
Un butor dont les fins voulaient une fournaise
Le brûla; puis le vent balaya cette braise.
Eux, les maçons démolisseurs,
— Quel monde,
O ma blonde! —
Raseront ton boudoir, asile de douceurs.

Tout passe... Il a vécu, le Tombeau de Mausole [1].
Les perpétuités ne tiennent point parole;
Artémise ignorait que des morts tout se vole.
Toi, si bientôt ton amoureux
Rend l'âme,
O ma dame,
Couche-le, c'est assez, sous un platane ombreux.

Tout passe... Opposez-vous à mes leçons timides
Les siècles respectant le front des Pyramides?

1. Les débris sont à Londres.

Eh bien! vivez de même et méprisez les rides :
Que le sort, de ma dame épris,
Ménage
Pareil âge
A la belle Ninon, merveille de Paris!

LE MALHEUR N'ENTRE PAS ICI

Quoi! ce bonheur devait finir
Autrement qu'au bord d'une tombe!
Dans ce colombier sans colombe
Comment dépenser l'avenir?

Ninon n'est plus qu'un souvenir.
Comme un rosier sous une trombe,
Sous ce revers ma gaîté tombe;
Je ne saurais la retenir.

Pour abreuver d'aigreur ma plume
Je sécréterai l'amertume,
Je distillerai mon souci.

— Tout beau! dit l'esprit de l'artiste,
Tu n'as plus le droit d'être triste :
Le malheur n'entre pas ici.

1854

De 1855 a 1857

A UNE SOURCE

Source qui dors au frais sur une blonde argile,
J'enviais pour mon cœur le sommeil de tes eaux.
Assis parmi tes joncs sous tes sveltes bouleaux,
Déjà je m'accoudais en pasteur de Virgile;

Quand vient sur l'autre bord, bras nus, d'un pas agile,
Bergère dont la soif court après les ruisseaux.
Ses doigts impatients écartent les roseaux
Et puisent. C'en est fait de ton calme fragile.

Eau qu'une femme émeut dans ton recueillement,
Qu'ai-je à te jalouser, trop mobile élément?
Je rêvais m'assagir selon ta paix profonde;

Mais la nymphe qui boit dans le creux de sa main
Jette un regard sur l'homme assis près du chemin;
Et mon repos troublé frémit comme ton onde.

1855

GAVARNI

Nous aurions bien dû nous connaître;
Quel profit! — seulement pour moi.
J'imiterais le petit-maître
Jusqu'en ses plaisirs, oui ma foi!

Qui sait! Il m'eût appris peut-être
Comment on sert au peuple-roi
L'esprit jeté par la fenêtre,
Sans jamais être à court de soi.

Et je sucrerais mes babines
D'un blanc-manger de Colombines
A la mode de Gavarni.

Oui, sans crayons et sans bouts d'ailes
Nous croquerions tous nos modèles..
Mais ces dames me font nenni!

BAIN DE MER

I

Sur ce rivage au sable lisse
Le bain d'hier fut un délice ;
L'Océan n'était plus amer.
Dans les eaux d'une jeune blonde,
Comme un triton, j'aimais sous l'onde,
Et comme à Paris, à la mer.

Je disais devant chaque lame :
« Que m'apportez-vous de la dame,
Vous si retorse en vos larcins? »
Et, sur mon cœur pressant les vagues,
Je mêlais mes étreintes vagues
A leurs frissons pris sur des seins.

L'élément qui partout pénètre
M'inondait d'un secret bien-être ;
J'y trouvais l'humaine chaleur,
L'odeur aussi qu'une coquette
Conserve exprès de sa toilette
Et que ravit le flot voleur.

J'aurais voulu sous la nuit close
Prolonger ce bain à la rose.
Quand la baigneuse en eut assez,
Suivant ses courbes vers la plage
Je pressais encore à la nage
Les sillons qu'elle avait tracés.

II

Que j'ai changé d'un jour à l'autre !
A mes pieds l'Océan se vautre
Lascif et câlin comme hier.
Le sable est doux, l'air est sans brise ;
Mais, ce matin, je les méprise :
Pour me baigner je suis trop fier.

C'est que la nuit me fut heureuse ;
Sur son lit de plume amoureuse,

Dans le blanc roulis de ses draps,
— D'y penser je brûle et frissonne, —
J'ai senti la blonde personne
S'abandonner entre mes bras.

Je suis couvert de ma maîtresse,
J'ai la chaleur de son ivresse,
J'ai les parfums de son toucher;
Mon être entier porte ses traces :
« Je ne veux plus que tu m'embrasses,
Mer, garde-toi de m'approcher! »

SOUPONS, CHANTONS, AIMONS!

Soupons, chantons, aimons! — il court le sanglier.
« Chut! dit-elle, écoutons!... C'est monsieur, mon pauvre ange,
Il revient; mets-toi là. S'il te trouve, il se venge. »
Je disparais. — J'entends l'époux sur le palier.

Il entre, et d'un ton froid : « Quel repas singulier! »
Madame a l'à-propos : « Que trouvez-vous d'étrange?
Ces apprêts sont pour vous, cher ami. » Tout s'arrange.
Sous l'arme du chasseur vibre le râtelier.

Bruyamment le mari soupe ; après le champagne,
Il chante, sa moitié sur la harpe accompagne ;
Puis la musique cesse, on s'assied près du feu.

Monsieur réclame un droit que la prudence accorde ;
L'amant est dans l'étui de l'instrument à corde :
On soupe, on chante, on aime ; — et j'étouffe à ce jeu.

LES DOUX YEUX

Amoureux bien plutôt qu'aimant,
Mon cœur ne se rend qu'à des charmes;
J'ai quelquefois bravé les larmes,
Jamais les doux yeux s'exprimant.

Suis-je de fer? ils sont d'aimant ;
Leur attrait m'arrache mes armes.
Me trouvent-ils en des alarmes?
Ils font la paix dans mon tourment.

Comme l'ami de Célimène,
Je sais trop la nature humaine
Pour être prompt à l'estimer ;

Mais sitôt qu'un regard me touche,
Je n'ai plus qu'amours sur la bouche :
Mon cœur ne sait plus rien qu'aimer.

Inédit.

MON PORTRAIT

Peignons mon portrait ressemblant :
Pour la fortune un nonchalant ;
Un dédaigneux de vaine gloire ;
Un païen ne sachant rien croire ;
Un rimeur d'idéal imbu,
Chantre du vin qu'il n'a pas bu ;
Un démocrate, et qui s'en vante,
Chez lui l'égal de sa servante ;
Aux champs, l'ami des prés, des bois ;
Dans le monde, un homme aux abois,
Trouvant tout faux, tout laid, tout triste ;
Et chez sa dame, un cœur d'artiste
Aimant tout jusqu'au falbala.
Je garantis ce portrait-là.

Inédit.

PASTORALE MINAUDIÈRE

Madame la marquise a les instincts rustiques,
Mais, douillette, elle craint sous l'orme les moustiques,
Les grenouilles au pré, les vaches au vallon;
Mieux lui va d'herbager dans un petit salon,
Sur sa pelouse en fleur de la Savonnerie.
De Saxe elle a tiré toute une bergerie.
Les sièges tapissés comportent basse-cour,
Eaux courantes, moulins, chaumière Pompadour.
Et comme un ciel changeant amène les orages,
Le plafond bleu d'azur supprime les nuages.

Dès son réveil, sent-elle un pastoral besoin
De flairer les parfums du bétail et le foin,
Le boudoir vert l'attend frotté de bergamotte.
Elle ôte, pour trousser son chignon, sa marmotte,

Met une jupe courte ; et ses mules sans bas
Entrent dans le bercail, affaire de dix pas.
Soigneuse par état, la maîtresse bergère
Époussette d'abord son troupeau d'étagère,
S'accroupit près d'un pouf, sur ce tas de gazon
Examine à chacun ses pattes, sa toison.
Dieu ! son cher agneau boite et n'a plus qu'une oreille !
Pauvre bête ! un brutal l'aura blessé la veille.
Ayez donc un berger et des chiens en biscuit !
(Ma parole, on croirait que ce bobo la cuit.)
Elle prend l'agnelet, sous son fichu l'enferme,
Puis range les moutons et visite sa ferme.
— La trouve-t-elle en ordre? Oui : sur le canapé
Les poules piquent l'orge avec un coq huppé.
Sur le coussin de gauche un paon trône superbe ;
Sur le coussin de droite un chat guette dans l'herbe.
Comment vont les moulins? De fauteuil en fauteuil,
Tout le long des ruisseaux, elle y donne un coup d'œil.
Tiens ! l'un de ses courants qui charrie une tache !
Du sirop ne sied pas dans cette eau, qu'elle sache ;
Elle humecte à sa lèvre un index empressé
Et débarbouille fort le ruisselet poissé.
Non, jamais je n'ai vu naturel plus agreste !
La ménagère ignore, ô personne modeste,

Que le travail des champs flétrit, fût-on Vénus,
Le front bravant le hâle et les pieds sortis nus.
— L'horloge cependant, un cartel à rocailles,
Sonne neuf fois. Adieu, ruisseaux, moulins, volailles!
Chiens, gardez les moutons! Chat, croque les souris!

Après dix pas nouveaux la dame est dans Paris
Et devant sa toilette. On se baigne, on s'embaume :
Hélas! il faut chasser la franche odeur du chaume,
Subir les bas anglais, se laisser recoiffer,
Marquise malgré soi, par genre s'étouffer.
Mais le rustique instinct persiste sous la mode
Et s'échappe souvent du corsage incommode.
Ainsi, la paysanne a des accès le soir :
Si je viens, dans sa ferme elle veut recevoir.
Quel bonheur! entre nous l'églogue se complète :
Je suis Colin, mon stick s'appelle une houlette;
Pour saluer Philis j'emprunte au cabaret
Les frimes d'un pasteur fagoté par Lancret.
Elle, réglant son air sur sa chocolatière
Où minaude une nymphe attifée en laitière,
M'indique à son côté la place de Colin;
Je m'assieds près de l'eau, je m'appuie au moulin
Comme deux soupirants groupés sur pâte tendre

Nous causons; Deshoulière eût aimé nous entendre.
Certes, la villageoise a lu son Demoustier,
Et le pâtre connaît son Berquin presque entier;
J'enguirlande les mots, Philis allégorise.
Mais ce pastiche exige un tantinet de brise;
Il faudrait, je l'avoue, un marmot voletant
Et de ses ailerons, exprès, nous éventant.
Je n'ai pas plus tôt dit, ma rapide compagne
Porte à la main de quoi rafraîchir la campagne :
Un coquet éventail musqué comme un Dorat
Aussitôt papillonne et flatte l'odorat.
Je jubile; et pourtant ce semblant de Zéphire
Me souffle une autre envie; alors Colin soupire
Qu'il manque un dernier point, l'essentiel des pastours:
« Lequel? répond Philis. — Philis, un brin d'amours!
Regardez, tout s'accorde au sein de la nature,
En porcelaine, en cuivre, en étoffe, en peinture;
Embrassons-nous, Philis! » La sauvage beauté
Oppose un cœur de pierre à ma vivacité.
Elle a raison : ici, rien ne s'émeut; mes lèvres
Figurent le vieux Saxe adorant le vieux Sèvres.
« Restez biscuit, bergère! oh! mais, choyons le faux,
La vérité, madame, a de trop laids défauts.
Paissez dans ce bercail vos élégants mensonges,

Et m'admettez toujours à partager vos songes.
Pour la prochaine fois j'achète chez Manheim
Un tourtereau de Delft et sa cagette *item :*
L'oiseau, je l'aurai pris à même le bocage;
De mes habiles mains j'aurai tressé la cage.
Vous, chez Gouache emplissez un paneton fleuri
De marrons, pour me tendre avec amphigouri
Les fruits triés par vous dans votre clos fertile ;
Et sur ce quiproquo j'entends faire une idylle.
Oui, marquise, oublions en des jeux surannés
Combien la vie est lourde aux parfaits raffinés. »

A LA DAME

QUI ME LAISSE ATTENDRE

J'arrive à midi, très tendre.
Il est tard, si vous m'aimez;
Mais Toinon me dit d'attendre.
Quoi! je brûle, et vous dormez!

Et vos serments, dame ingrate?
Au fait! pourquoi les tenir?
Une marquise très chatte
Ne doit pas se souvenir.

Veuve chatte et très marquise,
On se blottit dans le doux;
Et sentant la plume exquise,
Foin des gens! foin des matous!

Dormez donc, dormez encore
A la barbe du soleil ;
Rêvez que c'est vous l'aurore :
L'aube attend votre réveil.

Sous le ciel de mousseline
Trouvez midi trop matin,
Pendant qu'à part je rumine
Dans le boudoir de satin.

Puis, en clignant la paupière,
Étirez ces bras charmants ;
Et comme on fait sa prière
Offrez-vous vos compliments.

Employez, ô ma chérie,
A ce jeu du meilleur goût,
Un démon d'espièglerie,
Votre œillade qui voit tout.

Elle admire, la coquette,
Les dons secrets du Bon Dieu.
Satisfaite de l'enquête,
Rengorgez-vous, c'est le lieu.

Maintenant, que vous en semble,
Si vous comptiez vos bijoux?
Sonnez! — Toinon les rassemble
Sur le lit; amusez-vous.

Lentement, d'une main molle,
Videz ces écrins royaux;
Et parez, comme une idole,
Vos attraits de vos joyaux.

Laissez ces couleuvres tordre
Leur or autour de ces bras;
Donnez chaque oreille à mordre
Aux brillants de dix carats.

Tendez à vos perles fines
Cette gorge qui leur plaît.
On dirait deux églantines
Sous une averse de lait.

Et ce pied à l'eau d'amande,
Que veut ce petit chinois?
Passez-lui, sur sa demande,
Des bagues à tous les doigts.

Oui, jouez sous la parure,
Et sur la foi d'un verrou;
Sans songer que la serrure
Vous dévoile par un trou.

— Mais, tandis que mes yeux fraudent,
Mon cœur éprouve un souci :
J'ai peur des coquins qui rôdent,
Le soir, dans ce quartier-ci.

Votre hôtel est solitaire;
On le croit riche; et, pour sûr,
Dame trop célibataire,
On pourrait franchir le mur.

Or donc, marquise, assez rire;
Il faut prévoir un malheur :
Craignez que l'appât n'attire,
La nuit prochaine, un voleur.

Vers ce grand lit presque vide,
— Imaginez ce tableau, —
Un homme en haillons, livide,
S'avance avec un couteau.

Vous voyez-vous dans l'alcôve,
Implorant saintes et saints
Contre un drôle à barbe fauve
Qui se permet des larcins ?

Les bijoux, qu'il les emporte !
Mais s'il touche à vos trente ans,
Criez, je veille à la porte...
Toinon m'ouvre, il était temps ! –

C'est un truc que mon Cartouche ;
Et pourtant, sans plus surseoir,
Pensez-y : le cas est louche ;
Dormons ensemble ce soir.

LES TROIS CHINOIS

Par une élection dont je me sens flatté,
Deux dames m'ont admis dans leur intimité.
Jeunes toutes les deux, toutes les deux épouses,
Mais de maris légers lasses d'être jalouses,
Elles vivaient en sœurs, déjà veuves quasi;
Il leur fallait l'appoint d'un sage : on m'a choisi.
— Le soir, quand ces messieurs courent le demi-monde,
Je me rends chez la brune et j'y trouve la blonde.
Là, le chaste trio, depuis bientôt cinq mois,
S'amuse à deviser dans un salon chinois.
Notre fonds y suffit sans le moindre alliage;
Pourtant, mars qui revient m'inspire un badinage :

Voici le carnaval, Paris met un faux nez;
Que ne déguisons-nous nos plaisirs confinés?
J'offre un moyen : lisons un roman, en costume.
Je connais d'un Chinois certain petit volume
Illustré de dessins; animons cet auteur,
Chacun adoptera les habits d'un acteur.
L'intrigue est à souhait : un mandarin, deux dames,
Réunis comme nous, tournent des épigrammes;
Ils vantent leurs oiseaux, leurs poissons, leurs œillets,
Boivent aux meilleurs vers; puis, soupent. Singeons-les;
Justement ce boudoir ressemble à leur retraite.
On m'applaudit : bravo! Vite alors, qu'on s'apprête!

Le soir du Mardi Gras, les maris vont leur train,
Ils sortent en pierrots; j'arrive en mandarin.
« Dames de Tchang-chu-fou, salut, nobles lettrées
Qui m'accueillez avec ces poses consacrées. »
Admirons, un instant, nos costumes si vrais,
Copiés par Moreau sur le volume, exprès :
Yu-King, Si-Chi, Tsing-Sin ont fort bonne tournure,
Et le couvert aussi, placé dans l'encoignure.
Selon les procédés que comporte le lieu,
On s'assied; mon fauteuil occupe le milieu.
Devant nous étincelle un guéridon bizarre;

Dessus, un flacon d'or rempli de vin tartare,
Trois tasses en émaux richement cloisonnés
Promettent le triomphe aux vers les mieux tournés.
— Sur l'auteur, maintenant, calquons notre conduite.
Je lis (bien entendu la nouvelle est traduite,
Et tous trois nous mêlons notre prose à ces jeux) :
Yu-King chante un ara ; Si-Chi, des œillets bleus ;
Moi, le seigneur Tsing-Sin, je fête un poisson rose.
Dès qu'une pièce est lue et relue, on en cause :
« Yu-King, rien de plus beau que votre perroquet.
— Ah ! Si-Chi, que vos fleurs font un charmant bouquet ! »
Cependant mon poisson montre une telle grâce
Qu'il m'obtient la victoire, et du vin dans ma tasse.
L'honnête tribunal proclame mon succès.
— Mais, diable ! ce qui suit est matière à procès :
Avant de commencer je n'osais pas le dire,
La bigamie a cours dans le Céleste-Empire ;
Fo, le dieu Fo, bénit ce genre d'amitiés.
Or, mons Tsing-Sin se trouve auprès de ses moitiés,
Et je dois avertir que mon cher personnage
Gagne aussi deux baisers donnés par son ménage. —
D'abord, pour célébrer le phénix des poissons,
Je bois — le vin tartare est du sirop, passons ; —
Puis, je risque l'endroit de l'autre récompense :

— *Le lauréat, content du sort, comme l'on pense,*
Croise les bras et dit (je prends le ton très doux) :
« *Mes femmes, embrassez le vainqueur votre époux.* » —
J'étais sûr de l'effet : à ma gauche, à ma droite
On se lève, on me fuit, la salle est trop étroite.
« Vos femmes, fait Si-Chi, quel affreux guet-apens!
— Monsieur, s'écrie Yu-King, plaisante à nos dépens.
— Mesdames, raisonnez : nous habitons la Chine,
Regardez mes cheveux nattés sur mon échine;
Eh bien! laissons d'accord nos mœurs et nos cheveux.
Un Bouddha solennel a reçu nos trois vœux,
Et la loi ne rit pas. Est-ce gênant? qu'importe!
Ma natte aussi me gêne, et, voyez, je la porte. »
Mon ménage, entraîné par la comparaison,
Se rapproche du livre aujourd'hui de saison.
« Rassurez-vous, Yu-King; Si-Chi, soyez tranquille;
Ce pavillon coquet, bâti hors de la ville,
N'ouvre jamais ses murs qu'aux œuvres de l'esprit;
Toutefois, j'ai gagné des baisers, c'est écrit. »
Si-Chi répond qu'on peut négliger une page.
« La négliger! j'y tiens autant qu'à mon visage;
Respectons le roman, et surtout sa couleur,
Ou notre comédie avorte, quel malheur!
Mesdames, par pitié! baisez... pour la coutume. »

J'ai replacé mes yeux sur l'innocent volume;
Plein de son droit, Tsing-Sin se croise encor les bras.
« Notre ami, dit la blonde, abuse des jours gras;
Mais puisque c'est écrit, ô ma pauvre rivale,
Payons la redevance à la couleur locale. »
Et de droite et de gauche, avec la bouche en cœur,
On pose les baisers sur le front du vainqueur.

Ici, le petit livre attable nos modèles :
Ils mangent du requin et des nids d'hirondelles.
Soupons donc! Le requin sent le parfait turbot;
Les nids ont vraiment l'air d'un ragoût de Chabot;
La foi nous sauve avec les bâtons pour fourchettes.
Le biscuit savoyard décoré de clochettes
Figure une pagode. Enfin paraît le thé,
Pur chinois, celui-là, première qualité.
— Son péko bu, l'auteur reprend la poésie;
J'allais poursuivre. Yu-King du roman s'est saisie
Et feint de lire : « Alors, Tsing-Sin, ayant soupé,
Sonne le domestique et demande un coupé;
Comme toujours, fidèle à sa vieille habitude
De quitter vers minuit le pavillon d'étude,
Le discret mandarin met ses gants, prend son jonc,
S'incline et part. — Eh bien! monsieur, imitez donc!

L'usage ainsi le veut ; bonsoir ! daignez le suivre. »
Et la brune salue en me rendant le livre.

Par ce faux dénoûment nous supprimons deux prix,
L'un pour oiseau doré, l'autre pour œillets gris ;
Yu-King, Si-Chi gagnaient à leur tour ; de la sorte,
A mon tour j'embrassais. On me montre la porte...
Bonsoir ! — Ah ! c'est égal, Tsing-Sin part le cœur gros ;
Un chinois, selon lui, valait bien deux pierrots.

1857

DERNIÈRES ÉLÉGANCES

1864-1867

AVERTISSEMENT

Voici, sous le titre primitif, une seconde partie des DERNIÈRES ÉLÉGANCES *de* 1869. *Elle commence en* 1864 *et finit en* 1867. *Le vide de sept ans qui la sépare des* ÉLÉGANCES *correspond à une crise de la vie privée, où l'auteur, obsédé par des tourments, a peu versifié et n'a guère traité que des sujets plus graves ; les vers qui datent de cette époque* (1858-1864) *sont reportés aux* MÉLANGES. *Quant à ceux qui correspondaient à la période de* 1867 *à* 1869, *ils figurent maintenant en tête du troisième volume. L'ensemble de ces divers changements a pour but de rétablir un rapport d'âge entre le poète et ses œuvres, et de grouper les pièces selon leur caractère. — Le lecteur va rencontrer plusieurs morceaux qui n'avaient pas encore paru ; ils trouveront ici leur place naturelle.*

DERNIÈRES ÉLÉGANCES

AUX LECTEURS

1867.

Lecteurs, vous surtout jeunes gens,
Mon titre éveille un double sens.
D'après moi, ma plume volage
Renonce au galant badinage :
Folâtrer n'est plus de mon âge.
Prenez donc ces vers caressants,
Parfumés d'ambre, ornés de ganses,
Pour mes dernières élégances.
— Mais mon titre peut s'expliquer
D'autre façon, à votre adresse :

Le culte du laid se redresse ;
Défendez votre goût, jeunesse !
Sentez-le prompt à se piquer,
Sauvez-le jusqu'en vos manières ;
Ou plus de fêtes, plus d'amours,
Et ces élégances dernières
Sont les dernières de nos jours.

LA ROSE DE NATTIER

SOUVENIR

A seize ans j'ignorais ma route.
Mes qualités et mes défauts
Flottaient incertains dans le doute
Entre deux buts : le Vrai, le Faux.

Où chercher le type exemplaire
Conseiller du bien ou du mal,
Qui, s'ingéniant à me plaire,
Deviendrait mon culte idéal ?

Le sort, hélas ! se montra traître.
Jugez comment un travers naît :
J'avais alors sur ma fenêtre,
Dans une caisse, un jardinet.

Urbain épris de la nature,
Sous le toit de notre maison,
Je me livrais à la culture
Avec deux fleurs et du gazon.

Par cette innocente habitude
J'aurais pu guider aisément
Vers le vrai ma naïve étude.
Il devait en être autrement.

— J'allais un jour au quai des roses,
Comptant choisir un églantier ;
Mon chemin, clair-semé de pauses,
Me conduisit devant Nattier :

Près de la porte, une calèche
Brillait, aux armes d'un marquis ;
Droit, sur le pas, un valet rêche
Semblait être en pays conquis.

J'aimais m'instruire : je m'arrête,
Pour voir par la glace sans tain
Comment ce Nattier interprète
Les fleurs écloses du matin

Je fis tout autre apprentissage :
Savez-vous ce que contemplait
Ma vue embauchée au passage?
La marquise du haut valet.

Ses manières dans son long châle,
Son geste vague et bien ganté,
Son fard sous un œil au bleu pâle
Ravissaient ma simplicité.

Ses doigts palpaient, pleins d'artifice,
Des roses couvrant le comptoir,
Et, par un secret maléfice,
M'ensorcelaient sur le trottoir.

J'entre, attiré, dans l'officine.
On me reçoit comme acheteur ;
La grande dame est ma voisine :
De l'aplomb ! mon jeune amateur.

On respirait chez la marchande
Une odeur fine de Chardin ;
C'était l'iris de la chalande
Qui m'embaumait ce faux jardin.

J'insinue une main timide
Sous une touffe : ainsi Renaud
Sous les bosquets trompeurs d'Armide
Donna, jadis, dans un panneau.

Las ! qu'acheter sans un peu d'aide,
Enfant, encor si maladroit?
Près de ma main un gant de Suède
Vint fourrager, — c'était son droit.

Comme au hasard, hors de la gerbe
L'index poussa de mon côté
Une rose... aussitôt superbe !
J'avais mon type de beauté.

Je saisis la fleur, je l'adore,
Je me l'adjuge : elle est mon bien.
Franche nature, adieu ! ma Flore
Va porter un châle indien.

Je me sentis né petit-maître
Pour faire un berger à jabot,
Pour mener dans un salon paître
Tous les travers d'un petit sot.

D'un doigt distrait la dame illustre
Avait faussé mon naturel;
J'allais traiter le vrai de rustre,
Barbouiller l'Amour au pastel.

— En regagnant son équipage
Elle eut un regard indulgent
Qui me rendit fier comme un page
D'une maîtresse du Régent.

Deux chevaux anglais l'emportèrent. —
La poursuivre eût été mal pris;
Mais ses vanités me restèrent
Dans une rose à son iris.

De ce jour-là, plus de culture!
Mon jardinet fut bientôt mort;
Et la marquise et sa voiture
Avaient décidé de mon sort.

PROTESTATIONS

CONTRE LA ROSE DE NATTIER

Dans ma chambre, où mon passé reste,
Comme en mon âme, presque entier,
J'entends chaque objet qui proteste
Contre la rose de Nattier.

Faisant face à mon lit c'est d'abord la Joconde,
Ma nourrice autrefois, qui maintenant me gronde :
« Dépravé tant qu'il vous plaira,
Mon enfant, vous aurez beau dire,
Sous mes traits vous avez su lire ;
L'art florentin vous sauvera. »

Sur ma table, debout, imitant Mona Lise,
A son tour la Vénus de Milo moralise :
« Repens-toi, traître aux dieux païens !

Courtisan des pures images,
J'ai reçu tes premiers hommages;
Je t'ai souri, tu m'appartiens. »

Puis, dans le secrétaire où mes amours se cachent,
Les médaillons mêlés aux billets doux se fâchent :
« Cœur ingrat qui vous abusez,
Rendez justice à vos maîtresses;
Vos vers, affamés de caresses,
Que vaudraient-ils sans nos baisers? »

Enfin, dans son coin noir, ma canne de touriste
Lance ses souvenirs contre le faux fleuriste :
« Tu t'enlaidis, coureur des champs;
Je te suivais, mon camarade;
Sous tes frimes de mascarade
Confesse tes réels penchants. »

— « Lisa, Vénus, amours, voyages,
Rabattez-en plus de moitié;
La rose menteuse, ô pitié!
Prime sur vous dans mes ouvrages. »

GALATÉE

La trouvant si froide et si belle,
Combien de fois j'ai dit aux dieux :
« Daignez, pour me la laisser telle,
La rendre de marbre à mes yeux. »

Amant refroidi par la femme
Dont le cœur ne sait rien donner,
Je voudrais voir ce corps sans âme
En pentélique rayonner.

Épris d'une idole d'élite,
J'en ferais lentement le tour,
N'admirant plus qu'un monolithe
Et renonçant à mon amour.

« Femme, deviens ma Galatée :
Ta forme a droit au piédestal ;
Que ton indolence sculptée
Pose du moins pour l'idéal ! »

Inédit.

LES LAURIERS D'HOMÈRE

Pour si fou qu'il se donne, est-il un chansonnier
Sans jamais un essor vers la forme suprême ?
Quel rimeur de couplets ne médite un poème :
Vingt-quatre chants de gloire et la sienne au dernier?

Chacun veut son Achille, et moi tout le premier.
Entre les beaux projets c'est l'épique qu'on aime.
On rêve longs combats, fiers trépas, et moi-même
J'ai des plans, à remplir sous ma table un panier.

Que dis-je, Calliope! on prend ta lyre, ô Muse!
On t'invoque, on prélude; et le plaisant s'amuse
A divaguer une heure avec son brin d'esprit.

Ambitieux desseins qu'une antique chimère
Nourrit du noble espoir d'aller plus loin qu'Homère,
Heureux qui vous conçoit, bien sot qui vous écrit!

A LA FENÊTRE

Sur mon balcon le renouveau
M'attire. — En face, un store s'ouvre,
Et je découvre
Un fin tableau.
J'ai dû voir cette dame au Louvre...
Est-ce un Watteau?

Dieu, la gentille Colombine!
Dans une cagette d'osier,
Sous un rosier,
Son doigt lutine
Un bouvreuil qui tend le gosier.
« Bonjour, voisine! »

La voisine a cligné les yeux,
Puis, soudain, fermé sa fenêtre.
— Amour, mon maître,

J'espérais mieux!
Pour un autre elle ouvrait peut-être;
Las! je suis vieux.

Les jours inscrits sur mon visage
Disent trop bien mes cinquante ans.
Ce contre-temps
Me rendra sage;
Qu'avais-je à viser le printemps
Dans ce corsage?

Je suis triste comme un cercueil;
J'en veux de ma mésaventure
A la nature.
Lui, le bouvreuil,
De sa tonnelle en miniature
Siffle mon deuil.

Ne rêvons plus aux demoiselles.
J'ai le cœur lourd comme un boulet,
Le corps replet,
Et de faux zèles.
Hélas! quand Ninon m'appelait,
J'avais des ailes.

Il m'arrive tous les malheurs;
Je perds les yeux : d'ici, la rue
Paraît fondue,
Forme et couleurs;
L'air est troublé : qu'ai-je à la vue?
L'eau de mes pleurs!

Bonhomme, évite la risée.
Colombine écarte un rideau;
Prends ton chapeau,
Fuis la croisée;
Va courtiser le vrai Watteau
Au vieux Musée.

D'APRÈS LA LEÇON DE CLAVECIN

DE FRAGONARD

Jadis nos grand'mamans, fillettes sous Louis Seize,
S'il fallait musiquer en usaient à leur aise.
Pour apprendre à jouer un morceau sans façon,
L'obligeant clavecin leur procurait le son.
Maigre en haut, sourde en bas, n'offrant que cinq octaves,
L'étroite mécanique avait ses défauts graves,
Mais qui s'accommodaient aux airs de Clementi,
Et dont Mozart tirait un assez bon parti.
Là-dessus grand'maman promenait en cadence
Ses jolis doigts, soigneux d'aller avec prudence ;
Les douillets auraient craint d'attraper un effort,
Ou de risquer un ongle, à frapper un peu fort.

On caressait l'ébène, on cajolait l'ivoire,
Comme on touchait sa chatte, elle aussi, blanche et noire.
Minette, enfant gâté qui se permettait tout,
Grimpait sur le clavier, au morceau prenait goût,
Croyait voir des souris trotter, lançait la patte,
Et l'on se partageait l'indulgente sonate.
L'art peut-être y perdait, mais le vieux clavecin,
Joujou de grand'maman, ménageait le voisin.
— Quand la timide Agnès voulait se faire entendre,
C'était pour recevoir la leçon de Léandre,
Un blondin bichonné, guitariste amateur,
Censé maître, introduit chez l'ombrageux tuteur.
Tandis que son élève occupait l'épinette,
Le maestro livrait la mandore à Minette,
Croisait les mains, jurait d'être un mari parfait.
Sur les deux instruments vous devinez l'effet.
L'écolière, en prêtant l'oreille au doux langage,
Hasardait un soupir tiré de son corsage;
Puis, ses doigts rencontraient ceux du gentil garçon,
Et la chatte achevait en solo la leçon.
— Huis clos de la musique, aimables exercices,
Combien vos passe-temps ont rendu de services!
Mais que tout a changé depuis ce Fragonard!
Maintenant on éreinte un piano d'Érard;

Le maître est au cachet; l'élève virtuose
S'acharne aux casse-cous que monsieur Liszt compose;
Les voisins agacés pestent après le bruit,
Et Minette a raison qui sur les toits s'enfuit.

ORGIE DE ROSES

ÉCRIT AU PIED D'UN BUISSON

Les fleurs des bois font les tisanes
Chez les droguistes bien pensants;
Mais pour les bourdons peu décents
Elles servent de courtisanes.

Rendez-vous d'un essaim goulu,
Ce rosier n'est qu'un lupanaire
Où chaque rose, à l'ordinaire,
Favorise un amant velu.

J'en vois un, mordoré, superbe,
Venu sans doute incognito,
Par des détours, sous un manteau;
Ce doit être un prince de l'herbe.

Ce beau seigneur luxurieux
Court les buissons de tolérance,
Comme autrefois un Fils de France
S'émancipait en mauvais lieux.

Mon bourdon bourdonnant débauche
Une rose encor vierge hier :
Le gros buisson, pas du tout fier,
Leur tend son ombre, à droite, à gauche.

La fleur — un bouton ce matin —
Dans l'alcôve ouvre son corsage ;
Le bourdon la met au pillage.
Est-il content, le libertin !

Que n'ai-je un chalumeau rustique !
Sans trop savoir comme on s'en sert,
Je voudrais donner un concert
A ce personnage érotique.

A UNE DAME PITOYABLE

LE JEUDI DE LONGCHAMPS

Madame va partir pour Longchamps. — Dans la cour,
Tout près de la calèche, un rustaud de Saint-Flour,
Son bonnet à la main, fait valser sur un orgue
Un lapin blanc, rival de Vestris — moins la morgue.

Madame, en se gantant, paraît sur le perron.
« Comtesse, qu'avez-vous? la valse est d'Oberon;
Pourquoi toiser cet homme avec un haut de tête?
Grand cœur, je vous devine : il exploite une bête.

« Mais, avant d'accabler un Auvergnat sans pain,
Réduit, pour se nourrir, aux talents d'un lapin,
Laissez que j'en réfère à la ménagerie
Qu'exhibe en ce saint jour votre coquetterie :

— « Chevreau de la Suède où l'abîme et le pic
Semblaient te garantir du féroce trafic,
Te plaît-il, montagnard, qu'une dame élégante
De ta peau parfumée au patchouli se gante?

— « Autruche, indifférente aux chasseurs de Tanger,
Si la mode n'aimait ton plumage léger,
Conçois-tu que madame ait payé cher ta vie
Pour orner sur son front la paille d'Italie?

— « Coquillage nacré, dont le coffret marin
Cachait sa perle au jour près du cap Comorin,
Admets-tu volontiers qu'il fallait une broche
Au fichu de madame, et te pêcher sous roche?

— « Éléphant, presque dieu jadis en ce Mogol
Où l'orgueilleux palmier t'offrait son parasol,
Quand madame ouvre à l'air cette ombrelle de moire
N'es-tu pas bien flatté d'avoir fourni l'ivoire?

— « Tortue américaine, au double bouclier
Qui défendait ta chair contre le carnassier,
Sous les doigts de madame accordes-tu qu'il t'aille
De porter son argent serré dans ton écaille?

— « Et vous, chevaux anglais, ci-devant étalons
Consacrés par un lord à peupler ses vallons,
Vous sied-il maintenant, chaste et doux attelage,
De promener madame en galant équipage?

— « Comtesse, et que dirait le lapin bateleur
S'il voyait ses pareils, juste de sa couleur,
Sous vos pieds délicats tapisser la calèche?
Gageons qu'il bénirait son sort, pauvre bobèche!

« Vous qui menez au Bois ces tristes écorchés,
Par luxe un Jeudi-Saint, grâce pour vos péchés!
Secourez l'Auvergnat, ou que Satan retienne
Qu'à la mort de Jésus on vous trouva païenne. »

LE BAIN DE POPPÉE

Dans ses pinces, noir forgeron,
Tacite étreint le cœur sauvage
De la femelle de Néron ;
Moi, je lisserai son pelage.

Poppée avait si blanche peau
Que pour les soins de cet ivoire
Trois cents ânesses en troupeau
Donnaient leur lait à sa baignoire.

Quand ses matins las de l'amour
Chassaient un mortel de sa couche,
Le vaisseau d'albâtre à son tour
Tentait sa nudité farouche.

Souvent un caveau ténébreux
Cachait l'homme, enfoui sous terre ;
Elle dans l'ovale amoureux
Réparait les nuits d'adultère.

Rome lâche la vit régner :
Le sang coulait sur un mot d'elle.
Nous, regardons-la se baigner :
Le lait perle sur sa mamelle.

Livrez sa statue au bourreau,
Passez ses bustes par les armes ;
Mais quels tons fins pour un tableau
Dans ce lait câlinant ces charmes !

Et quel triomphe pour la chair
Au sortir de ce pur laitage !
Vénus ne sort que de la mer,
L'impératrice a l'avantage.

Souvenir en vain détesté !
Sous ses ablutions de crème
Rayonne l'infâme beauté :
« Je te hais, Poppée, et je t'aime. »

Pris d'horreur, il faut bien frémir ;
Elle égorgeait comme on caresse.
Pourtant j'aurais osé dormir
Sur la peau de cette tigresse.

L'AMOUR ANACRÉONTIQUE

A une Dame.

Eh quoi! votre printemps sourit à mon automne,
Y songez-vous, jeune beauté!
J'ai l'âge où le désir veut le jus de la tonne;
Il faut Bacchus à ma gaîté.

Coupe en main, vous plaît-il me rajeunir l'ivresse?
Complotez donc avec le vin :
Osez dans le breuvage infuser la maîtresse;
Je vous devrai le feu divin.

D'abord me préparant vos vendanges vermeilles,
Secondez la chaleur des cieux;

Écartez les sarments, découvrez l'or des treilles,
Que les fruits gonflent sous vos yeux.

Puis, vous-même cueillez, sur les jaunes ramures,
Grappe par grappe, et, grain à grain,
De vos doigts effilés touchez aux rondeurs mûres,
Comme aux perles de votre écrin.

Après, serrant les plis de la jupe en révolte
Plus qu'à mi-jambe retenus,
Dans la cuve foulez la féconde récolte,
Oui, bacchante, avec les pieds nus.

Mais pensez à ma coupe avant que le vin coule.
Donnez vous-même son dessin :
Que l'ivoire assoupli discrètement la moule
Sur le galbe de votre sein.

Et, venant me l'offrir, que votre lèvre y touche !
Pour que, buveur à petits traits,
Je baise humide encor l'endroit de votre bouche
Sur la forme de vos attraits.

Ivre alors j'oublîrai que mes tempes grisonnent,
Comme Anacréon de Téos;
Et vous verrez trop tard que mes vers déraisonnent
D'avoir goûté le vin d'Éros.

Inédit.

PARADIS PERDU

RONDEAU

Au Paradis j'ai perdu mes entrées.
Mon cœur a beau simuler des oublis,
L'amer regret des délices cueillis
Me vante encor vos fruits, douces contrées.

Y pensez-vous, vieilles amours rentrées?
J'ai pourtant bien cinquante ans accomplis.
Au Paradis j'ai perdu mes entrées;
Pour nous plus rien de bon sous ces taillis.

De mes erreurs comme il faut chapitrées
Purgeons mon âme en ses moindres replis.
Mais quand je passe, ah! cachez bien vos lis,
Détournez-vous, les belles rencontrées;
Au Paradis j'ai perdu mes entrées.

Inédit.

SCÈNE DE VENDANGES

SOUVENIR

J'achevais au château les congés de l'automne,
Chez ma jeune cousine à la mode bretonne.
Aimable parenté ! tout pour elle est permis;
Que de jeux, défendus si l'on n'était qu'amis !
Ainsi, tenez : un jour nous rôdions sous la treille,
Il nous vint une idée; ayez donc la pareille,
Si vous n'entendez pas parler la voix du sang.
Ma compagne admirait, — superbe, appétissant, —
Un chasselas doré qui pendait de la voûte
Presque à hauteur de bouche, et nous barrait la route.
« Sauriez-vous, comme moi, dit-elle à son cousin,
Vous passer de vos bras pour cueillir du raisin? »

Et, me donnant ses mains à garder, elle essaye
De prendre entre ses dents la grappe qui s'effraye.
Le raisin chatouilleux, dès qu'il se sent toucher
Fait une fugue; alors, les doigts voudraient tricher;
Pas moyen, je tiens ferme, en bon dépositaire;
Mais j'offre, en bon parent, une aide salutaire:
Je me cambre à mon tour, ensemble nous guettons...
Voilà notre raisin pincé par deux mentons.
D'ici nous voyez-vous, levant, comme les chèvres,
Le nez en l'air, brouter le fruit à belles lèvres?
Ma voisine exprimait un plaisir non douteux
A dépouiller ainsi le prisonnier juteux;
Son rire s'emmiellait; moi, je suçais la vigne
Avec des petits mots sucrés, du meilleur signe
(Et l'on doit supposer que l'ivoire et l'émail
Prêtaient par leur jeunesse à ce joli travail).
— Tout d'abord le raisin, dans sa noble prestance,
Tant bien que mal tenait nos bouches à distance;
Mais le couple gourmand y mit un tel entrain
Que la grappe bientôt fut à son dernier grain.
Nous étions front sur front; aussi nos yeux louchèrent;
Vite on ferma les yeux, les dents se rapprochèrent,
Et notre unique grain se laissant écraser
Il ne resta plus rien entre nous qu'un baiser.

Je pressais, je pressais ; mes mains s'en ouvraient d'aise ;
Je presserais encor ! mais elle, la mauvaise !
Fuyait en s'écriant d'une plaisante voix :
« Vous ne m'y prendrez plus à manger sans mes doigts ! »

A VAU-L'EAU

SOUVENIR

Son mari, mon intime, absorbé dans un livre,
Content de s'isoler, m'avait dit de la suivre. —
Nous allions vers la mer par un sentier breton ;
L'amour nous menait-il? J'aurais juré que non.
Seul, un ruisselet clair, frais sorti de la source,
Sous les arbres fruitiers conduisait notre course.
C'était une eau bruyante et d'aspect fort léger,
Qui désertait sa grotte afin de voyager,
Comme un bambin s'évade à travers les clôtures,
Part avec ses chansons et court les aventures.
Jamais ruisseau bavard si preste n'avait fui ;
Et pourtant de nous trois, le moins gai c'était lui.
La madame, oubliant ses mondaines manières,
Marchait d'un pas de nonne en fugues buissonnières ;

Elle lançait son rire ailé de traits malins
Comme on jette un bonnet par-dessus les moulins ;
Et, sans plus s'occuper du bon petit jeune homme,
Cherchait après les fleurs et mordait une pomme.
Moi, ravi d'échapper aux égards compassés,
J'affrontais les talus, je sautais les fossés ;
Tel qu'un simple écolier se grisant de vacances,
J'étourdissais le vent de mes extravagances,
Et j'abattais des noix, j'en cassais, j'en croquais,
Loin d'aider la rieuse à cueillir ses bouquets.
Quand nos cris, un instant, suspendaient leur tapage,
Les oiseaux rassurés, tapis dans le feuillage,
Les colombes surtout, symboles des heureux,
Reprenaient leur concert d'éternels amoureux.
N'étions-nous pas bien fous d'accompagner cette onde,
Avec nos quarante ans, vingt chacun? Qu'on réponde.
Le feu des voluptés abdiquait-il ses droits?
Ou les blancs nénuphars, communs dans ces endroits,
Soufflaient-ils alentour la froide indifférence, —
Que ces cœurs rapprochés par l'aimable occurrence
Bravaient sans tressaillir l'invite des ramiers,
Sur ce bord solitaire, à l'ombre des pommiers?

Cependant le ruisseau, notre vif camarade,

D'un pas moins vagabond traçait la promenade ;
Lui qui mêlait naguère, en choquant les cailloux,
Un son de castagnette à ses joyeux glouglous,
Près de nous maintenant, onctueux comme un fleuve,
Semblait nous préparer à quelque grave épreuve.
Alors, — effet certain des cours d'eau que l'on suit, —
Notre étrange gaîté se régla sur le bruit.
Les paroles d'accord nouaient un dialogue ;
Les roseaux susurrant, on eût dit une églogue.
Nous vantions le pays, le temps, les fleurs, le ru ;
Mais d'amour, pas un mot! Éros fût apparu,
Chacun aurait criblé le dieu de persiflages.
— Et nos pieds cheminaient. Bientôt la voix des plages
Vint dans le sentier creux déranger les discours :
Brusquement notre guide arrêta ses détours,
Et, nous abandonnant, s'engagea sous des roches.
Peut-être voulait-il avertir les flots proches,
Il résonnait ; et puis, on l'entendit plonger.
Le couple resté seul s'avisa de songer.
Autre effet des courants : quand leurs rumeurs s'éloignent,
Ensemble on se recueille et les âmes se joignent.
Enfin, cent pas plus loin, le terrain s'escarpa,
Et devant l'Atlantique un élan m'échappa :
« La mer! voici la mer! » Beauté calme ou farouche,

Est-ce ma faute, ô mer, si ta grandeur me touche
Et si la turbulente espiègle du début
Subissait mon extase et s'attendrit au but?
Ainsi, les trois jaseurs, partis de l'épigramme,
Arrivés, s'épanchaient dans un épithalame.

Que faisait, ce jour-là, l'humide immensité?
Sous l'éventail du sud mollement agité
Elle amusait Zéphyre avec une élégie,
Comme aux âges dorés de sa mythologie.
Ces accents, qui jadis perdaient les matelots,
Ils soupirent encor leur légende des flots :
Dès que le ciel bleuit, la Sirène érotique
Appelle les amants vers son charme aquatique ;
Alors, l'azur palpite en son vaste bassin,
Les vagues ont un cœur, on sent battre leur sein,
On les voit s'enlacer, lascives, sur le sable
Où l'écume frémit des baisers de la Fable.
— Embûche sous-marine, insidieux accueil,
Perfides, vous taisiez les sanglots de l'écueil;
Vous cachiez la tempête en son antre endormie,
De peur d'épouvanter le jeune homme et l'amie.
— L'un à l'autre attaché, le groupe harmonieux
Se livrait sans défense aux attraits de ces lieux.

Pendant un long moment, causer, ce fut nous taire...
Qui devait, sinon l'homme, éclaircir ce mystère ?
« Écoutez, m'écriai-je, est-ce un vœu qu'on entend ?
— C'est l'appel d'un mari ; votre hôte nous attend,
Répliqua-t-elle, il faut se hâter, la mer monte. »
J'aurais pu m'enhardir ; son regard me fit honte ;
Le respect conjugal lui montrait sous l'azur
Un crime, et la sauvait d'un rivage peu sûr.
Adieu donc, Océan !
La dame ouvrait la marche ;
Résigné, j'imitais sa tranquille démarche ;
Le flux doux m'arracha, par un suprême écho,
Un hélas ! rien de plus. Je triomphais de l'Eau.
— La gaîté du matin déguisée en folie
Essaya de nouveau le ton de la saillie.
Ma compagne chercha les papillons musards,
J'entrepris d'attraper les sauvages lézards ;
Faux plaisants ! nous n'étions que nos pâles doublures,
De froids acteurs singeant nos premières allures.
Notre guide, à rebours, avait l'air dérouté,
— Impression que donne un courant remonté. —
Les roseaux alanguis traînaient leur pastorale ;
Les pigeons enroués faisaient de la morale ;
Le vent se lamentait, lui tantôt si badin...

Enfin, nous rentrions. Près du mur du jardin
Le ruisseau disparut dans l'herbe, et je confesse
Que l'effronté bavard narguait notre sagesse.

Content de son auteur, mon intime, l'époux,
Me rendit grâce au lieu de prendre un ton jaloux.
Mais madame eut ses nerfs comme j'eus la migraine.
— Pour venger un échec, l'orgueilleuse Sirène
Avait changé la joie en un bizarre ennui.
L'amour s'en mêla-t-il ? J'oserais jurer oui.

PAYSAGE

Daignent les délicats me suivre en ce détail :
Citadin promeneur, je marche à l'aventure
Cherchant dans le vallon les effets de nature.
J'ai découvert au loin les débris d'un portail.

Devant, un pré s'allonge où broute le bétail;
Mais à mon goût formé par la docte peinture,
Sous l'orme du pacage il manque une figure.
J'y cours, et je m'étends sur le rustique émail.

De ma place la vue est terne et dégarnie ;
Qu'importe ! ici du moins j'ajoute à l'harmonie,
J'apprête à d'autres yeux un plus frappant tableau ;

Le site avec plus d'art par mes soins se compose.
Vienne un peintre où j'étais là-bas : pour lui je pose,
Ravi d'être modèle au service du Beau.

TATIANA

BAINS DE DIEPPE

Elle est blonde, elle est pâle, et le jeune idolâtre
Qui doit devant un pope obtenir cet albâtre,
De l'épouser si blanche entretenait l'espoir.
Mais l'instinct maternel voit la pâleur en noir ;
Celle qui fit ce lis veut en faire une rose.
Un médecin chargé de la métamorphose
A prescrit l'eau marine et le climat français.
— L'été venu, le bain offrant un tiède accès,
On a quitté Moscou pour Dieppe, où les falaises
Gardent contre le vent les Russes, les Anglaises.
La mode est là chez elle, elle y musque les flots,
Elle y plonge, la fière, aux mains des matelots.
Qu'en dites-vous, galants qui lorgnez de la grève ?
Les plus vaines, ici, souffrent qu'on les enlève ;
Telle qui craint, le soir, un valseur de bon ton,

Recherche, le matin, les bras nus d'un triton.
— Ce fut là que vingt fois, sous les yeux de sa mère,
La vierge slave osa subir l'épreuve amère :
Autour de ses blancheurs l'Océan s'enroulait ;
Vingt fois elle en sortit comme d'un bain de lait.
Cependant le soleil, ce cauchemar des blondes,
Poursuivait sans pitié les dames sur les ondes ;
Les dames brunissaient, et non pas toi, beau lis!
Spectateur à l'écart, j'admirais ces conflits.

Mon temps sur ce rivage aura coulé trop vite
A voir le flux bercer la fière Moscovite.
Elle avait l'âme ailleurs, et ses vœux, loin du port
Conduits par un aimant, s'envolaient vers le Nord ;
Mais ses chastes attraits orneront ma mémoire ;
Si blanche, elle allait bien au pays de l'ivoire.
J'ai rêvé qu'un Dieppois, travaillant pour Moscou,
Avait poli ce front et modelé ce cou ;
Qu'un boyard orthodoxe attendait cette Vierge
Au fond d'un oratoire éclairé par un cierge,
Et que la pure image occuperait les jours
A se faire adorer sous un dais de velours.
Je rêvais. — On l'emmène ; on emporte avec elle
De pâles souvenirs où l'art du tour excelle :

Les amis recevront chacun un blanc cadeau
Pour la riche étagère ou l'élégant bureau ;
Mais que j'aime ta part, jeune homme à qui l'on donne,
Pour l'avoir sur ton cœur, cette blonde madone !

AU SOUVENIR DE BRIZEUX

Barde qui crus aux nombres,
Quitte à ma voix les ombres,
Reviens des séjours sombres;

Je t'ai conduit exprès
Où te relire au frais
Dans l'herbe, sur un grès.

En retrouvant Marie,
J'évoque ta patrie;
J'entre à la métairie.

Tes Bretons m'ont chez eux;
Sans préambule oiseux,
Soupe avec moi, Brizeux :

Prenons ton ordinaire,
Poète doctrinaire,
Et trinquons en ternaire.

La nappe est de fil brun;
Mais tu sais, comme aucun,
Ennoblir le commun.

La vaisselle est d'argile;
Toi, formé par Virgile,
Orne ici le fragile.

La miche, ferme aux dents,
Par ton levain dedans
Flatte les goûts prudents;

Et les plats de carême,
Les œufs, les noix, la crème,
Ont tes saveurs que j'aime.

Le cidre, déjà vieux,
Sent l'esprit des aïeux;
Il pétille; tant mieux!

Pour dernier coup à boire,
Le vin sort de l'armoire :
Poète, à ta mémoire !

J'ai bu les crus d'ailleurs,
Tous les vins batailleurs,
Brizeux, pas de meilleurs !

MON GOUT

A Madame .....

Oui, j'ai le goût altier et je mets pour l'honneur
L'artiste vrai plus haut que le plus grand seigneur ;
Mais en des lieux communs si l'art se vulgarise,
Beaucoup applaudiront; souffrez que je méprise.
Esprit fier, mon pareil, pouvez-vous m'en blâmer,
Vous si dure au banal, si froide avant d'aimer?
Vous, rétive où la foule inepte s'extasie,
Vous, moqueuse du bien selon la bourgeoisie,
Vous qui fuyez l'encens des sots complimenteurs,
J'approuve vos dédains, excusez mes hauteurs :
Pensez que mes loisirs, guidés par la Joconde,
Conseillés par Vénus, ont vu le meilleur monde;

Que dans mes plus beaux jours Mozart fut de moitié,
Que le pur Raphaël est ma sainte amitié.
Puis, quand vous entendrez quelque vain optimiste
Combattre mes rigueurs pour un vil réaliste,
Songez qui vous admire, et ne m'accusez plus
De n'occuper mon goût qu'aux mépris absolus.

UN PAPILLON

A la même.

Ce papillon fixé par une épingle d'or,
Sans vous le vert Royat l'hébergerait encor.
Je l'ai trouvé sauvage et fuyant mes approches,
Blotti sous les buissons, caché parmi les roches;
Combien j'assouplissais mes pas devenus lourds
Pour aborder enfin ses ailes de velours!
Mes doigts se faufilaient plats comme des couleuvres
Toujours il m'échappait, plus prompt que mes manœuvres.
Las de perdre avec lui mes peines de chasseur,
Aux ruses d'avocat j'empruntai la douceur;
Je lui dis : « Papillon qu'on ne pourrait trop plaindre
Égaré dans ce site obscur, pourquoi me craindre?
Plutôt accordons-nous; j'offre de vous loger
A Paris, dans de l'or où vous dédommager.
Parfumé, mollement étendu sur la soie,

Vous goûterez l'honneur d'être un bijou qu'on choie. »
Et ma main s'avançait, et l'amoureux des fleurs
Volait plus loin, jaloux de garder ses couleurs.
L'obstiné, votre ami, que la poursuite éclaire,
Sentait s'exaspérer son besoin de vous plaire;
Aussi, l'ambition m'emmiellant le gosier,
Je repris : « Papillon, cherchez-vous un rosier?
En effet, votre place est sur le front des roses :
Eh bien, j'en connais une... » et j'ajoutai des choses
Que vous n'entendiez pas; mais lui, sensible au miel,
Se croyait emporté vers le cinquième ciel.
Alors, je m'engageai, de façon qui m'oblige,
A le mener bientôt voir ce fameux prodige;
Et comme encor craintif il regardait mes doigts,
Je levai l'autre main et vous nommai trois fois :
Vite, il se laissa prendre au piège de ma lèvre;
Et le voilà chez vous, monté par un orfèvre.
— Pour qu'il ne soit pas dit que je manque à mes vœux,
Placez mon prisonnier, belle, sur vos cheveux.

UN REGRET

A la même.

Oui, madame, épanchons deux âmes incomprises;
Notre espèce ici-bas manque d'affinités.
La banale nature a commis deux méprises,
Qui nous jeta sur terre en ces temps éhontés.

Rêvons loin de nos jours un rang qui nous convienne,
Dans le passé trouvons un sort nous allant mieux;
Répondez : seriez-vous Sapho la Lesbienne,
Ou Laure en des sonnets, ou Béatrix aux cieux?

Non, vous contredisez l'éclat de leur mémoire,
Pour choisir Raphaël. Alors, sans vous blâmer,
Plus enclin à l'amour qu'attiré par la gloire,
Je prends la Fornarine afin de vous aimer.

HOMME DE RIEN

Je jette un regard en arrière
Sur les détours de ma carrière :
Hors des chemins que de faux pas!
Puis, jugeant ma propre personne,
Je me trouve, à l'heure qui sonne,
Un inconnu ne comptant pas.

Je pouvais, gonflé de moi-même,
Prétendre au laurier d'un poème,
Né petit, m'inspirer des grands.
Lorsqu'à s'enfler chacun s'excite,
J'ai trouvé plus sage et licite
De chanter perdu dans les rangs.

Fallait-il quémander des places
Pour me cambrer devant les glaces,
Galonné d'or sur bleu turquin ?
Je remplirais trop mal mes rôles ;
Mon reflet, levant les épaules,
Dans les miroirs dirait : — Faquin !

Courez, messieurs de la boutique,
Après l'honneur problématique
De vous pendre un ordre au côté ;
J'aime autant à ma boutonnière
Une rosette jardinière,
Et, sous mon frac, de la fierté.

Mais qui donc me fermait la Bourse ?
Avec l'argent de cette source
J'éblouirais les envieux.
Ailleurs j'ai tenté la fortune :
Gagner les faveurs de plus d'une
Vaut bien l'opulence à mes yeux.

Si pourtant j'allais à la messe ;
Le tarif me fait la promesse
Qu'à ma mort j'aurais les serpents,

Deux suisses, cent flambeaux, vingt prêtres,
La musique des meilleurs maîtres.
Non, damnez-moi, sans les dépens !

Disciple ignoré d'Épicure,
J'irai seul vers ma tombe obscure.
Quant à l'âme du trépassé :
L'immortalité, c'est la gloire ;
De quel droit oserais-je y croire?
Mais... *Requiescat in pace !*

A UNE JEUNE AMIE

Sans vous valoir, il vous a plu :
Un notaire avait dressé l'acte.
L'indigne aujourd'hui se rétracte;
Sa maîtresse n'a pas voulu.

Que parlez-vous, mademoiselle,
De vieillir seulette à Paris?
Quoi! vous jugez tous les maris
Sur un sot qu'un rat ensorcelle.

Attendons, pour nous alarmer,
Que le pays des belles choses,
Des joyaux, des bonbons, des roses,
Cesse, un matin, de les aimer.

Vous resterez célibataire
Dans la ville des fins bijoux,
Quand, méprisés des jolis cous,
Ses rubis traîneront par terre.

Vous blanchirez sous le dédain,
Quand Lutèce, aux lèvres gourmandes,
Laissera moisir les amandes
Chez le confiseur Siraudin.

Et vous mourrez vierge revêche
Dans ce Paris, fou de bouquets,
Quand ses amoureux freluquets
Médiront d'une rose fraîche.

Aux soupirants plus de répit !
Bijou, bonbon, fleur que vous êtes,
Prenez les cœurs, troublez les têtes. —
Que l'autre en crève de dépit !

LE BEAU IDÉAL

I

— Ce fait mythique a lieu près d'Athène en ruine,
Un jour de paix entre elle et sa rivale Égine,
Alors qu'ayant souffert du roi perse, Pallas
Attend sur l'Acropole Ictinus, Phidias. —
Vers l'Hymette une vierge, Ionienne lente,
Monte avec sa corbeille et sa grâce indolente;
Derrière elle un soldat, robuste Dorien,
Avance avec sa pique... Et d'abord, entre eux, rien.
Mais Pan, tout exprès là, les suit, puis les écoute
Mêler un dialogue aux courbes de la route.

II

LE GUERRIER.

Canéphore d'Athène, aux gestes langoureux,
Balançant sur ton front ta corbeille aux flancs creux,
Viens-tu chercher le miel qui nourrit ta mollesse?

LA CANÉPHORE.

Non, guerrier, mais cueillir des fleurs pour ma déesse :
Athéné, vierge aussi, protège ma vertu.
Toi d'Égine, coiffé d'un casque, où te rends-tu?

LE GUERRIER.

Pour ma lance et mon arc il me faut de la cire :
Quand brillent ses soldats, notre île les admire,
Et Pallas autochthone est propice à nos vœux.

LA CANÉPHORE.

Tu m'approches; marchons ensemble, si tu veux.
Tiens, porte ma corbeille au piquant de ton arme :
Nous autres d'Ionie on nous prend par le charme.

LE GUERRIER.

Chez nous, les Doriens, on combat volontiers ;
Mais que s'ouvrent nos cœurs, ils se donnent entiers.
D'ailleurs, femme, ton sang circule dans nos veines.

LA CANÉPHORE.

Et l'idole d'Égine est l'idole d'Athènes. —
Nous sommes sur l'Hymette. Adieu, guerrier, merci ;
Va seul, ou — je suis lasse — asseyons-nous ici.

LE GUERRIER.

Non, parmi ces daphnés se dressent deux oreilles ;
Reposons-nous cachés par les ruches d'abeilles.
— Et maintenant, dis-moi : t'ai-je déplu? Réponds.

LA CANÉPHORE.

De loin, je m'effrayais : ces pas comme des bonds,
Ces formes de héros ; tu me semblais farouche.
— Sur mon compte, à ton tour, laisse parler ta bouche.

LE GUERRIER.

Vierge, je dirai vrai : ton air efféminé,

Tes yeux, pourtant si doux, de loin m'ont chagriné.
Tu souris; désormais je crois te bien connaître.

LA CANÉPHORE.

Que le sort n'a-t-il fait de nous deux un seul être!
Évitant tes défauts, repoussant mes travers,
Son chef-d'œuvre eût servi d'exemple à l'univers.

LE GUERRIER.

Éros sait le moyen d'enfanter ce modèle:
Aimons-nous! Tu rougis; canéphore, es-tu belle!
Ta main tremble; écartons ce timide embarras.

LA CANÉPHORE.

Comment! tu mets ton casque à mes pieds; quoi! tes bras
Enlacent ma ceinture; y penses-tu, satyre?
« Déesse, à mon secours! il me presse, il m'attire...»

LE GUERRIER.

Entends les dieux du haut de leur palais vermeil,
Crier: « Unissez-vous sous l'éclat du soleil! »
Viens, le fruit de ton sein grandira pour leur culte.

LA CANÉPHORE.

Si l'honneur de Pallas dans Athène en résulte,
Ose donc, sois le père, Éginète dompté,
Je m'offre sur ces fleurs à la fécondité.

III

Ces charmes délicats, cet athlétique torse,
Symbolique union, sont la Grâce et la Force.
Pan assiste invisible, et d'un rayon de miel
Sacre entre leurs baisers l'accord béni du ciel. —
Vous, rivages d'Asie, envoyez sur la brise
L'âme du Smyrnéen, chantre d'Ilion prise,
Inspirer en ces lieux le couple oriental
Dont l'étroite alliance engendre l'Idéal.
— Les types de beauté dans l'art n'ont plus qu'à naître :
Phidias, Ictinus, ensemble vont paraître.

LE VIN DE JURANÇON

Petit vin doux de Jurançon,
Êtes-vous gai dans ma mémoire!
Avec mon hôte et sa chanson,
Sous le berceau j'aimais vous boire.

Passant par là vingt ans après,
Je trouve encor dans sa tonnelle
L'heureux compère, assis au frais,
Chantant la même ritournelle.

Le Jurançon, d'hier pressé,
Coule déjà de la bouteille;
Le souvenir du temps passé
Au bruit des glouglous se réveille.

Le verre au poing, rubis dans l'œil,
Trinquons, buvons! — Dieu, quel vinaigre!
Jamais piquette d'Argenteuil
A mon palais ne fut plus aigre.

Pourtant c'est bien ce jus grivois
Jadis le plus franc de la côte;
C'est vous, ma gaîté d'autrefois,
Qui manquez au vin de mon hôte.

RETOUR DU PÈLERINAGE

A CYTHÈRE

BOUTADE SUR WATTEAU

Chaque minois de Colombine.
Le matin de l'embarquement,
S'était poudré de blanc la mine
Pour naviguer plus joliment
Chacune au bras de son amant.
Mais la poudre sur leur visage
Aux compagnons de ce voyage
Fit, chez Vénus, un vilain trait :
Chacun, au retour de Cythère,
De Pierrot était un portrait.
— L'amour fut peintre en ce mystère

Et dans ton genre, ami Watteau;
Souvent le roi de la nature,
L'homme, frotté de ta peinture,
Tourne en Gille sur le tableau.

Inédit.

XERXÈS

Trois fois battu, Xerxès le fouetteur d'océan,
Tout couvert de bijoux à défaut de la gloire,
Chassait ses guerriers morts de sa lâche mémoire,
Et, trahi par Ormuzd, dédaignait Ahriman.

Un jour qu'il s'égarait en héros de roman,
Il rencontre un platane, à l'ombre — dit l'histoire —
Se repose, et, trouvant la fraîcheur méritoire,
Attache un bracelet à ce champêtre écran.

Bon sujet pour les arts, groupe heureux pour le marbre,
Que Xerxès décorant de son joyau cet arbre!
Le roi trois fois battu fait rêver malgré tout.

Il me rappelle un soir, sous l'aubépine blanche,
Où Rosette, enchantée, elle aussi, d'une branche,
Pendit en souvenir sa jarretière au bout.

Inédit.

LA PREMIÈRE ROSE

Souvenir le plus frais du printemps de la Terre,
Quand la jeune planète ouvrit le sein vermeil
De sa première rose aux baisers du soleil ;
Qui donc se trouvait là pour fêter ce mystère?

Un poète amoureux sans doute ; car alors
La nature accordait les êtres et les choses :
La sève qui donna sur un buisson des roses,
Dut jaillir d'un amant en lyriques essors.

Poète, il eut l'honneur d'inaugurer l'image
Des attraits de la femme, exquise nouveauté !
Amoureux, il eut l'heur d'offrir à la beauté
La rose originelle, incomparable hommage !

Quel moment fortuné dans les fastes d'amour!
Quel triomphe surtout pour la belle chérie,
Reine entre cette fleur et cette allégorie
De parfums et de vers lui formant une cour!

Inédit.

POUR LA FÊTE DE Mme .....

RIVAGE DE BEUZEVAL-SUR-MER

Si j'étais l'arbitre du vent,
Je lui dirais : Pars du Levant,
Et, ravisseur sur chaque plage,
Cueille sa flore à tout rivage,
Puis la jette à la mer et la pousse en avant. —
Les flots alors, me sachant maître,
Se chargeraient de transporter
Mon bouquet sous votre fenêtre.
— Dame, à vous voir ainsi fêter
Gageons que votre esprit saurait me reconnaître.

LE TREIZIÈME

Sous le ciel fané de la vieille alcôve
Où le soir j'endors avec la guimauve
L'asthmatique effet des anciens péchés,
Nichent douze Amours que jadis un faune
Glissait un par un dans le damas jaune,
Pour les assortir à mes jeux couchés.

Les bambins passaient, au temps de mes flammes,
Toute la nuit blanche à fêter les dames,
S'enlaçant dans l'air de mes petits cieux.
Le faune adorait grossir la guirlande;
Mais toujours l'aurore égrenait la bande,
Et chacun rentrait dans un pli soyeux.

Depuis que dort seul le triste bonhomme,
Leur nuit d'un seul trait n'est plus qu'un long somme.
Qu'ont donc mes rideaux pour les retenir?
Peut-être qu'ailleurs on s'unit sans joie,
Cependant qu'ici la ruelle en soie
De mon art d'aimer garde un souvenir.

Ce soir, par hasard ma toux les réveille.
L'essaim engourdi, tremblant, tend l'oreille,
S'étire, ouvre l'œil et quitte ses trous.
J'ai senti leurs mains me frôler la tempe ;
Chercheraient-ils Rose au clair de ma lampe?
Eh mais! qu'ai-je vu flotter sur leurs cous?

Mon cœur, oui, mon cœur orné d'une chaîne.
Quoi! les friponneaux sont une douzaine,
Et chacun pour soi le conserve entier!
C'est qu'épris toujours, en ma saison tendre,
J'ai su le donner, jamais le reprendre,
Sans jamais le perdre à ce beau métier.

Faut-il que le sort, dur à mon adresse,
M'ait par onze fois changé ma maîtresse,
Malgré l'amoureux criant au secours!

N'était le roman de mon infortune,
J'aurais, sur l'honneur, pu n'en aimer qu'une. —
J'entends ricaner messieurs les Amours.

J'allais, pour l'un d'eux, offrir en treizième
Mon vrai cœur, celui dont l'autre est l'emblème;
Mais ces jeunes gens ne sont plus polis.
Crainte d'essuyer leur verve railleuse,
Soufflons prudemment sur notre veilleuse:
— Amours, à tâtons regagnez vos plis.

Toi qui ne ris pas, démon des ténèbres,
Dis comment tromper les lenteurs funèbres
D'une nuit qu'agite un asthme orageux :
Avec la guimauve on calme les quintes...
Et pour vous, que faire, ardeurs mal éteintes?
Des vers plaisantant l'amour et ses jeux.

Inédit.

ESCAPADE

Soyons grave à présent :
Plus de doux, de plaisant ;
Allons droit au sévère.
Je pars. — Touriste austère,
J'arrive à Gavarni.
J'ai soif : que boire ici ?
L'eau rude de montagne
Ou l'âpre vin d'Espagne ?...
O fadeur ! un goujat
M'a servi de l'orgeat. —
Je grimpe avec ma pique
Dans le désordre épique
Des torrents, des rochers.
« Sévère, vous trichez ;

Votre grandeur m'amuse.
Ce sentier rôde et muse,
Le torrent à court d'eau
Se déguise en ruisseau,
L'atroce précipice
De rosiers se tapisse.
Vrai! j'en suis écœuré. —
Montons au Marboré :
« De grâce, horreurs sublimes,
Rendez graves mes rimes. »
O guignons, mes guignons!
Deux pas de pieds mignons
Sont marqués dans la neige ;
J'ai chaud, — plaisant manège,
J'en prends un dans mes doigts,
Il fond, et je le bois;
Mais peste de la dame!
« Montagnes, je réclame
Contre vos jolis tours. »
Ah! si du moins un ours,
Logé sous quelque roche,
Sortait à mon approche!
Cas tragique, tant mieux ;
Cherchons de tous mes yeux :

Voyez quelle sottise !
Sur un piton, j'avise
Des amants enlacés...
Vertubleu, c'est assez !

Restons ce que nous sommes :
Plaisant parmi les hommes,
Auprès des femmes doux.
Je retourne à mes goûts :
« Grandeur pour moi stérile,
Adieu ! » — Vive ma ville !
Le voyage est fini.
Je cours chez Tortoni
M'offrir un sorbet rose :
Mon Dieu, l'exquise chose !
Et les beaux boulevards !...
Avec mon stick je pars,
Frotté d'eau de Cologne,
Pour le bois de Boulogne.
Ah ! qu'ici je me plais !
« Bravo ! rochers, chalets,
Butte où rien ne me leurre ! »
Point d'ours, à la bonne heure !
— Vrai ! ce gros animal

Dans un parc irait mal; —
Mais des Parisiennes
Au pas faisant des siennes
Pour montrer, rien qu'un peu,
Le pied, quel charmant jeu!
« Pas lutin de pied leste,
Moi qui vous criais peste
Sur le blanc Marboré,
Je vous suis, attiré
Jusque sous la Cascade. »

— « Que fait là mon malade? »
Demande le docteur
Entré chez le conteur.
Par-dessus mon épaule
Il lit — sans trouver drôle.
« Eh! eh! le vieux garçon
Voyage à la maison »,
Dit-il; et de ma plume,
Il écrit — pour un rhume : —
« Ni grave, ni plaisant,
Soyez sage à présent. »

Inédit.

VÉNUSTÉ

I

Toute amoureuse est une argile
Qu'un amant façonne en sculpteur;
Et toujours l'empreinte virile,
Décente ou brutale, assimile
La Galatée à son auteur.

Pour rayonner en vos maîtresses,
Poétisez la volupté;
Amants, raffinez vos ivresses;
Qu'à tressaillir sous vos caresses,
La femme achève sa beauté.

Vénérez d'abord vos idoles :
Adorateurs respectueux,
Revêtez de chastes paroles

L'espérance aux nudités folles
Et les désirs impétueux.

Levez lentement le scrupule
Qui rougit devant Cupidon.
Priez d'une voix qui module ;
D'une main dont le geste ondule,
Aidez le suprême abandon.

Agenouillés dans vos hommages,
Tels après qu'avant la faveur,
Offrez comme donnaient les Mages
Qu'on voit sur les vieilles images
Tendre des parfums au Sauveur.

Les amours vivent d'élégance :
Artistes soigneux, guidez-les
Loin des modes d'extravagance
Que la sottise et l'arrogance
Obligent aux choix les plus laids.

Par vous de la sorte ennoblies
Les dames sauront se garder.
La fierté vaut des panoplies :

Les amoureuses accomplies
Ont leur orgueil pour poignarder.

Et si vous daignez dans nos fêtes
Nous les montrer l'honneur au front;
Édifié sur vos conquêtes,
On devinera qui vous êtes :
Les honneurs vous en reviendront.

II

Mais que fait là ma poésie!
Nos galants de classe choisie
S'énamourent comme un bétail;
Dans le jargon des jeunes riches,
Les demoiselles, ces pouliches,
Ont une croupe et du poitrail.

Qu'ai-je à souffler les belles flammes?
Nos bacheliers courent les femmes
Comme un ivrogne cherche un mur;
Et dans l'argot de la bohème,
Le sexe qu'il faut bien qu'on aime
Porte le nom d'un vase impur.

Quand Paris sur la rive droite
Se gaudit, la lorette adroite
Prête en bête ses agréments;
Quand Paris sur la rive gauche
S'ébat, le tendron qu'il débauche
Sert de sentine aux garnements.

Autrefois la vaillance humaine
Sous les pieds d'Anadyomène
Semait les roses pour pavés.
Toi, pousse aux égouts sa victoire;
Traite Aphrodite en exutoire,
Génération d'énervés!

Mais ces filles sont tes statues,
Jeunesse, qui les prostitues;
Rends-nous compte de leur laideur :
Chacune a passé par ton moule;
C'est de tes œuvres que la foule
Reçoit l'outrage à la pudeur.

Que diront les races futures
Du siècle de ces créatures?
Car la chronique en causera :

Les lazzi flétriront les drôles
Qui dressaient la femme à ces rôles,
De la Chaumière à l'Opéra.

Moi qu'un dédain comme un fouet cingle,
J'ai tiré du jeu mon épingle
Et mis ma dame avec les dieux,
Pour qu'auprès des futures races
L'amour qui portera mes traces
Me vaille un reflet glorieux.

Que maintenant le Réalisme
Caricature mon lyrisme
Sous les traits d'un berger transi!
« Bouvier que mon ode déride,
Si je sens les vallons de Gnide,
Tu sens le marché de Poissy! »

L'ART D'AIMER

A Deux Amants.

Numero deus impare gaudet.

Oui, l'ombre, en m'attirant dans le parc solitaire,
De vos secrets desseins m'a livré le mystère.
Pardon, couple surpris au solennel moment
Où les premiers aveux veulent un long serment;
Pardon, et néanmoins, si l'orgueil ne m'abuse,
Suppliant interdit, demoiselle confuse,
Je reviens dans ces vers, envoyé cette fois
Par Éros, votre dieu, propice au nombre trois.
Il lui sied qu'au début de ceux qu'il favorise
Veille un tiers conseillant leur discrète entreprise,
Car ils sont loin les jours où la leçon des nids

Pour attendrir Chloé suffisait à Daphnis.
Nos villes et les mœurs ont rendu nécessaire
La culture à l'amour comme aux plantes de serre.
Qui vous procurera cet amical appui?
Un fervent de jadis, pédagogue aujourd'hui.
— Demain, sous le même arbre apportez mon épître;
Assis, sur vos genoux devenus un pupitre
Lisez : je suis Ovide; et sans plus t'alarmer,
Jeunesse, ouvre ton cœur, j'enseigne l'art d'aimer.

Nés sous un astre heureux, la corne d'abondance
Vous versa la fortune avec l'indépendance
Et le rare pouvoir d'accoupler vos destins
En vous passant des lois autres que vos instincts.
Rimeur, à votre accord comment verrais-je un crime?
Désirer un conjoint vaut rechercher la rime;
Comme j'unis mes vers, liez des cœurs jumeaux.
Dispensés de trahir et de fausser les mots,
Vous ignorez l'horreur d'une intrigue adultère
Ou des nœuds que l'on rompt le souci délétère;
Caressez donc en paix vos licites penchants,
Et suivez les sentiers que dessinent mes chants.

D'abord vous êtes beaux, et je m'en félicite;

D'agréments partagés dépend ma réussite.
L'amour est un échange entre des délicats;
Il néglige le rang, les titres, le fracas,
Mais dans les longs baisers chacun place sa gloire
A troquer des parfums, du corail, de l'ivoire.
Que préside Hyménée au commerce du laid!
Le difficile Eros assiste qui lui plaît;
Vous, déjà ses élus, apprenez par son scribe
Les biens permis et ceux que le maître prohibe.
— Je sais trois voluptés pour trois types d'amants :
La vôtre émanera de tes raisonnements,
Mon fils, il t'appartient de choisir une ivresse;
Tes goûts vers le bonheur vont mener ta maîtresse;
Et puisque ton idée influence tes goûts,
Laquelle adoptes-tu des trois causes du doux?

Appellerai-je amour ce dard de la matière
Qui pique un ruminant dans sa vigueur entière?
Taureau, l'on peut changer la paille en édredon,
Se donner comme étable un palais à fronton,
Au lieu d'une génisse entretenir Europe,
Et déguiser le rut sous la pompe d'un trope;
Stratagème stérile, impuissants oripeaux!
Sans une âme la chair regarde les troupeaux.

Rougissez, mes lecteurs, et plaignons ces bimanes
Hommes dégénérés aux bras des courtisanes.

Il est un autre amour selon les vains esprits,
Qui flagelle — autre abus — le corps de son mépris.
Chez ses dévots, la chair blesse un dieu qui se venge;
Sous la forme languit un impalpable archange.
Trop chastes pour jouir sur ce fumier de Job,
On redresse l'échelle où se risquait Jacob;
On monte, détachés de la concupiscence,
Pensant reconquérir sa primitive essence.
Sophistiqués alors, on joue aux Séraphins,
On se croit deux Vertus. Quelquefois, sur leurs fins,
Le béat court Margot, la prude s'émancipe,
Et Priape, à son tour blessé, venge un principe.

Ami, laisse le vide affamer un chrétien.
Voici l'amour réel et, j'espère, le tien :
Il faut, pour recueillir ce fruit de tes études,
Un sens droit soumettant la vie aux rectitudes.
Sois sain; tu concevras, comme base d'accords,
L'unité de substance indivise en ton corps.
Prends-toi tel que tu nais, sincère créature :
Matière intelligente, honore ta nature;

Et d'un bel être ayant l'invisible beauté
Fais ton idole.
Vous, prochaine déité,
Vierge qui d'un sourire approuvez ma doctrine,
Sentez un don sublime enfler votre poitrine.
— Il demeure encor vrai l'hébraïque roman
Où la séduction part d'Ève et gagne Adam.
Voilez vos attributs, mais conservez leur rôle ;
Enchantez, vous surtout les femmes de la Gaule !
— Prêtresse du désir, Vestale des ardeurs,
Souffre que d'aussi près j'adjure tes pudeurs ;
Je sollicite un charme, à l'attrait je m'adresse,
Et je m'écrie : Attrait, poétisez l'ivresse ;
Charme, idéalisez l'holocauste des sens !
La nature alluma les feux inconscients,
Mais Éros a commis la grâce à leur office :
Grâce, divinisez le vivant sacrifice !

Ces règles d'excellence atteindraient l'absolu
Si l'extase durait. Les sorts n'ont pas voulu.
Je formule un oracle à la parole brève :
L'implacable froideur suit les flammes sans trêve.
Mais, puisque aimer comporte un vœu perpétuel,
Comment éterniser le serment mutuel ?

Novices, qui tramez cette auguste accointance,
Le moyen de durer se nomme intermittence ;
Et ce n'est pas assez que des feux assagis
S'imposent, je repousse un même et seul logis.
La destinée entraîne ici-bas ses tristesses;
Eh bien! chacun chez soi gardez vos petitesses.
— Remarquez que les jours où le cœur doit chômer
S'importunent de faits qu'on ne saurait rimer :
Monsieur s'agace-t-il pour un rien qui le gêne, —
Laissons se reposer nos rasoirs dans leur gaîne;
Madame éprouve-t-elle un malaise nerveux, —
Dans leur papier brouillard ménageons nos cheveux.
Séquestrez vos vapeurs, oui, j'attends ce courage.
Les époux railleront mon incommode usage,
Eux dont l'indifférence écourte les égards.
Amants, pour qui s'aimer est le plus grand des arts,
Refusez, refusez les droits de bourgeoisie.
— Moi, je marque les temps, sources de poésie.
Jeune femme, écoutez le matin des bons jours :
La pendule vous tient les plus tendres discours;
Le moelleux oreiller murmure sous l'épaule;
Les rideaux qu'on écarte ont les rumeurs d'un saule;
Le bain chaud goutte à goutte ébauche des soupirs;
Les froufrous de la robe exhalent des désirs.

Ces sons interprétés des choses naturelles
Qu'expriment-ils? votre âme. Oh! que n'a-t-on des ailes!
Combien rapide au vol Psyché s'élancerait
Sur le sein de l'Amour épancher son secret!
— Vous, jeune homme, admirez : le jour où l'on adore
Se lève beau pour vous, quel qu'il soit; tout se dore.
Dès le réveil, avant de regarder en l'air,
On reflète du rose, on voit couleur de chair;
L'eau lustrale étincelle et le miroir chatoie;
Le satin du gilet sur le torse flamboie.
Ces rayonnements gais par toutes choses bus,
Qui les jette? le cœur : voilà votre Phébus.
Que n'a-t-on du Soleil le bouillant attelage!
D'un bond vers le baiser vous feriez le voyage.
— Allons : madame, ornez vos cheveux d'un collier...
Polissez ce menton, mon joyeux cavalier...
Et volez, et dardez, et que les bras se tendent!

Ici je décrirai quels endroits vous attendent.
Assurons leur retraite aux délices cachés :
Loin des quartiers courus, mon fils, errez, cherchez;
Trouvez dans un jardin, à l'instar des abeilles,
Un abri frais et clair donnant sur des corbeilles.
Exigez un fond bleu dans cette ruche à miel;

L'asile des amants rappellera le ciel.
Il s'agit d'un mystère, adaptez-lui la gaze.
Point de luxe : ce fat glace autant que l'emphase;
Point de parfums non plus, ami, pour mieux goûter
Celui que sous le châle elle compte apporter.
D'ailleurs, occupant peu les gens que l'on soudoie,
Au culte des apprêts je veux que l'on s'emploie :
Le jour du rendez-vous, venu seul le matin,
Subtil et prévoyant, soyez votre Frontin;
Vous-même disposez les plis de la batiste;
Un paon fait bien son nid! imitez cet artiste.
Quel autre que monsieur sortirait du tiroir
Les mules de madame et — pardon! — son peignoir?
Enfin, n'insistons pas; devinez ce qui flatte,
Et dressez la dînette en songeant qu'on est chatte.

Puis l'heure approche. On frappe : éloquent petit bruit!
Oh! la première fois qu'elle atteint ce réduit!
Jusque-là sa vaillance avançait d'un pas ferme;
Elle entre; — à double tour votre secret s'enferme.
Plus de réserve... Eh bien! elle tremble, l'enfant!
Ah! c'est qu'ici, pudeur, plus rien ne te défend!
Dès lors monsieur Frontin figure une soubrette :
A lui donc de savoir toucher à la toilette.

Ce soin qui s'abandonne, et bientôt de moitié
S'achève, honni soit qui le prend en pitié!

Mais je m'égare. Hélas! l'imaginaire Ovide
S'oubliait à poursuivre un passé qui le guide :
Moins âgé de trente ans, je voyais se rouvrir
Ma cachette, encor chère à mon vieux souvenir;
Je dévoilais le gîte où j'ai servi mon maître.
Patience! rêveurs pressés de vous connaître,
Ces détours attendris longent le vrai chemin;
Avant peu vous allez, sans l'épître à la main,
Dans un coin de la ville enclos de solitude,
Appliquer les conseils de ma sollicitude.

J'ai dit comment confondre en un tout délicat
Les yeux et le toucher, le goût et l'odorat,
Et comment les unir aux voluptés de l'âme;
Savourez désormais ce divin amalgame.
Le dieu se chargera d'ajouter à ses lois
Comment flatter l'ouïe, et s'attendrir la voix
En roucoulant des vœux dont la bouche s'imbibe,
Dont l'oreille s'enivre — et qu'ici tait le scribe.

Mais le soir il faudra quitter l'aimable lieu,

Moment toujours cruel que celui de l'adieu !
Pourtant tirez profit du devoir qui vous peine :
Se séparer vous donne à juger votre chaîne ;
Le caprice desserre un fil et fuit content,
Tandis qu'un fer rivé ramène qui le tend.
Partez, par les deux bouts l'attachement proteste ;
Votre accord est complet, cette épreuve l'atteste. —
Alors, pourquoi subir l'impassible raison !
Ne valait-il pas mieux n'avoir qu'une maison ?
Non, l'art triomphe. Adieu ! — Cher trésor ! — Chère idole !
O suprême baiser, ô dernière parole !

Chacun, voyez de loin ces gestes éplorés !
Éloignez-vous, certains des retours adorés.
La foi marche devant, elle aussi l'espérance ;
Et quel baume contient votre intime assurance !
Revenus dans la foule, il semble que le cœur
Déborde du besoin d'épancher son bonheur.
Qui de vous me croyait la vertu des apôtres ?
J'enseigne, après saint Jean, à s'aimer dans les autres :
Quand vous rencontrerez les humbles besoigneux,
L'aumône sous vos doigts redoublera pour eux ;
Les deuils inconsolés éveilleront vos larmes,
Les vaincus méritants seront vos frères d'armes. —

N'est-il pas beau d'aller par le plaisir au bien,
D'être ainsi pécheresse, et d'être ainsi païen?

O ma digne écolière, et toi, mon cher disciple,
Si vous m'avez compris, fêtez le nombre triple;
Trois fois à trois baisers mêlez le nom d'Éros,
Mais tout bas, amoureux : les parcs ont des échos.

TABLE DES PIÈCES

ÉLEGANCES

	Pages
Dédicace	1
Avertissement	5
Parlez au suisse	7
Attraits	10
Épisode de pêche	13
Rose Rosette	17
Métamorphoses printanières	20
Les Deux Substances	22
Un Billet de loterie	28
Une Bonne Fortune	32
La Psyché de Rose	35
Le Mardi gras	36
Mon Horoscope	39
Le Dimanche de la Saint-Léger	40
Quiproquos	44
A un citoyen de 1848	56
La Muse d'atours	57
Chambre obscure	61

Pages

L'Amour boudeur. 63
Le Miroir à alouettes 65
Le Piédouche. 66
Essence. 67
Ninon 70
Château de Saint-Germain. 73
Clair de lune 76
Et tu m'en diras des nouvelles. 79
Dessin à la plume. 80
Le Songe. 81
Mes Dieux 82
A Ninon 85
A ma Parisienne. 88
Sylphide 91
Un Dessert 92
L'Édredon. 95
Le temps me tient à sa merci. 98
Des ailes 100
Satiété 102
Les Cheveux gris 103
Royat 107
Convalescence. 109
Tout passe 111
Le malheur n'entre pas ici 114
A une source. 115
Gavarni. 117
Bain de mer. 118
Soupons, chantons, aimons! 121
Les Doux Yeux. 122
Mon Portrait 123
Pastorale minaudière. 124
A la dame qui me laisse attendre. 129
Les Trois Chinois 134

DERNIÈRES ÉLÉGANCES

Pages

AVERTISSEMENT 143

Aux Lecteurs 145
La Rose de Nattier 147
Protestations contre la Rose de Nattier 152
Galatée 154
Les Lauriers d'Homère 156
A la fenêtre 157
D'après la leçon de clavecin de Fragonard 160
Orgie de roses 163
A une dame pitoyable 165
Le Bain de Poppée 168
L'Amour anacréontique 171
Paradis perdu 174
Scène de vendanges 175
A vau-l'eau 178
Paysage 184
Tatiana 185
Au souvenir de Brizeux 188
Mon Goût 191
Un Papillon 193
Un Regret 195
Homme de rien 196
A une jeune amie 199
Le Beau idéal 201
Le Vin de Jurançon 206
Retour du pèlerinage à Cythère 208
Xerxès 210

Pages

La Première Rose. 211
Pour la fête de Mme *** 213
Le Treizième 214
Escapade 217
Vénusté. 221
L'Art d'aimer. 226

Imp. Jouaust et Sigaux.

Dans le même format :

VERS

Anthologie de quatrains anciens et modernes 3 50
Poésies de Gustave Vinot . . . . 3 fr.
Doña Juana, poème dram. . 2 fr.
Les Neveux du Pape . . . 3 50
Poésies d'Élie Cabrol : La Première Absence, 12 *eaux-fortes*. . . 12 fr.
Comédies, 3 *eaux-fortes* . 6 fr.
Etienne Marcel, drame. . . 3 50
Premières Poésies, par P. Milliet. 3 50
Légendes bouddhiques, par E. Thiaudière. . . . . 1 fr.
Feuilles du cœur, par Della Rocca. 3 50
Myrtes et Cyprès, par G. Eekhoud 3 50
Zigzags poétiques, par G. Eekhoud 3 fr.
Les Pittoresques, par G. Eekhoud. Pap. vergé, 5 *eaux-fortes* . . 5 fr.
Marcelle, par M. Duseig. 4 *eaux-fortes* 3 50
Les Tablettes, par Lecomte . . 1 50
Contes d'aujourd'hui, p. Mardoche. 3 fr.
Les Rats et les Grenouilles, par L. Berthereau. . . . . 3 fr.
Renée d'Amboise, par Ed. Dupontsevrez 2 50
Au Temps des Feuilles, par Pontsevrez 2 50
Contes de la villa Coraly, par L. de Vauzelles 3 50
Au Pays des Rêves, par A. Varet. 3 50
Les Saisons et au Pays des Pommiers, par V. Patard . . . . 3 fr.
Acanthes et Cyprès et Fleurs d'antan, par V. Patard. . . . . 3 fr.
Avec des Rimes, par Germain Laconr. 2 50
Confidences d'une Mère, p. H. Tichy 3 50
Violette et Sylvain, par Mlle Montandry. 3 50
Roses et Pâquerettes, par Tichy. 3 50
La Chanson de Roland, traduite par A. Jubert. 3 50
Anna et Loïc, par A. Varet, dessins de Vidal et Boulard fils . . . 3 50
Du printemps à l'automne, par Monnier de la Motte. . . . . 3 fr.
Marines et Paysages, par Tichy. . 3 fr.
A temps perdu, par Cougnard. 3 fr.
Cendres et Fumées, par R. Dianel. 3 fr.
Rêveries et Réalités, par L. Aigoin. 2 fr.
Ébauches poétiques, par H. Tichy. 3 50
Échos et bluettes, par V. Maubry. 3 fr.
Les Chats, par A. Ruffin. . . . 1 50
Guillaume Tell, de Schiller, trad. par H. Villard 3 50
Brindilles, par Ed. Lagrange. . 2 fr.
Premières Poésies, par H. Tichy. 3 fr.
Les Printanières, par Th. Maisonneuve, dessin de Berteaux . . 2 50
Vespéries, par le Dr Vivier . . 3 50

PROSE

Drames et Romans de la vie littéraire, par Saint-René Taillandier . 3 fr.
La Muette, le Château et ses désastres, par Jules Janin . . . . . 1 fr.
De l'autorité de Rabelais dans la Révolution, par Ginguené, préface par Henri Martin. . . . . 3 fr.
La Lorgnette philosophique, par N. Quépat. Pap. vergé . . . . . 4 fr.
La Mettrie, sa vie et ses œuvres, par N. Quépat 3 50
Nos Maîtresses, par Adhémar . 3 fr.
Souvenirs d'Orient, par J. Sigaux 2 fr.
Le Vœu de Vivien, par F. Brun. 2 50

THÉATRE

Le Péché véniel, 1 acte en vers, par Alb. Millaud. 1 50
Le Glaive runique, drame lyrique, par Léouzon Le Duc. . . . 5 fr.
Le Noyau, monologue en vers, par Redelsperger. 1 50
La Critique de la *Visite de noces*, par H. de Lapommeraye, 1 acte en prose. 1 fr.
La Critique de *Francillon*, par H. de Lapommeraye, 1 acte en prose. 1 fr.
Le Mariage d'Alceste, 1 acte en vers, par Ch. Joliet. . . . . 1 fr.
Yvonne, ou Péché d'amour, drame en 5 actes, en vers, par L. Dégut. 2 fr.

DEUXIÈME CENTENAIRE de la COMÉDIE-FRANÇAISE, contenant, avec l'*Impromptu de Versailles* et le *Bourgeois gentilhomme*, une *Notice* de P. Regnier, et la *Maison de Molière*, à-propos en vers de Coppée. In-16 à petit nombre sur pap. de Hollande, avec *deux portraits* de *Molière* gr. par Damman. 10 fr.

2742 — Imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 002245883b

CE PQ 2211
.C318A17 1887 V002
COO CORAN, CHARL POESIES.
ACC# 1323404